



ÉGLISE RÉFORMÉE
DE FRANCE

INFORMATION

HEUREUX ceux qui
se déplacent autrement,



ils transmettront la Terre

Heureux ceux qui partent en vacances en train et qui utilisent les transports en commun ou leur vélo.
Heureux ceux qui marchent 500 m plutôt que de démarrer leur moteur.
Heureux ceux qui prennent le temps de contempler la Création et qui savent aussi regarder les richesses qui les entourent.
Heureux ceux qui cuisinent avec des produits qui n'ont pas fait le tour de la Terre.
Ils transmettent une planète habitable.

Et, en voiture, **Heureux** ceux qui circulent à vitesse raisonnable.
Heureux ceux qui renoncent à la climatisation systématique.
Heureux ceux qui acceptent le covoiturage et les auto-stoppeurs.
Ils tracent des chemins de fraternité.

Heureux serez-vous si vous changez vos habitudes de transports et vos modes de vie pendant l'été. En contribuant à limiter le réchauffement climatique, vous serez remerciés par les générations futures.

pour en savoir plus : www.etc-autrement.org

Les chrétiens,
l'environnement
et le
développement
durable

EVANGELISATION

Comité de rédaction :

Rachel Barral, Bertrand de Cazenove, Nathalie Chaumet, Christine Durand-Leis, Régina Müller, Cécile Souchon, Evelyne Tiercet, Annie Violet, Didier Weill.

Ce numéro a été piloté par Jean-Philippe Barde.

INFORMATION

Revue bimestrielle de
l'Eglise réformée de France
47, rue de Clichy
75311 PARIS cedex 09
Tél : 01 48 74 90 92
Fax : 01 42 81 52 40
Email : conseil.national@unaceref.org

Rédacteur en chef :
Bertrand de Cazenove

Edité par la Société de
communication et d'édition (SCE)

Directeur de la publication :
Marcel Manoël
47, rue de Clichy
75311 PARIS cedex 09

Conception-réalisation :
J-M Bolle /MAJUSCULES
Maquette de couverture : F. Dom

Impr. : Imprimerie Chirat
Dépôt légal : 1^{er} trim 2008
CPPAP n° 0709 G 82563.

ISSN 0998-5689

Couverture : Affiche de la campagne
2007 « Vivre l'été autrement »

EVANGELISATION

**La reproduction des articles est autorisée sous condition
d'indication de la source : « Information-Evangélisation,
revue de l'Eglise réformée de France ».**

Débattre et s'engager

Vous trouverez ci-après un dossier fourni sur les questions d'environnement et de développement durable. Un grand merci à Philippe Barde d'en avoir assuré la coordination.

S'il y a une conviction commune sur l'importance de la dégradation des équilibres écologiques et l'urgence des problèmes posés, des questions sont à débattre :

- débats techniques, sur l'appréciation des mesures à prendre ;
- débats théologiques : comment interroger la Bible à partir de questions écologiques, sans faire d'anachronismes ? Comment vivre notre responsabilité de chrétiens dans notre responsabilité de citoyens ?

Susciter ses débats ne signifie pas que l'on s'éloigne d'un engagement concret. Au contraire ! C'est du débat que naîtront de nouvelles prises de conscience et d'action. Faisons donc en sorte que nos Eglises, œuvres et mouvements se saisissent de ce dossier, entre autres, pour qu'elles débattent et s'expriment.



Pasteur Bertrand de Cazenove,
secrétaire général de l'ERF



Heureux ceux qui se déplacent autrement,

ils transmettront la Terre

Heureux ceux qui partent en vacances en train et qui utilisent les transports en commun ou leur vélo.
Heureux ceux qui marchent 500 m plutôt que de démarrer leur moteur.
Heureux ceux qui prennent le temps de contempler la Création et qui savent aussi regarder les richesses qui les entourent.
Heureux ceux qui cuisinent avec des produits qui n'ont pas fait le tour de la Terre.
Ils transmettent une planète habitable.

Et, en voiture, **Heureux** ceux qui circulent à vitesse raisonnable.
Heureux ceux qui renoncent à la climatisation systématique.
Heureux ceux qui acceptent le covoiturage et les auto-stoppeurs.
Ils tracent des chemins de fraternité.

Heureux serez-vous si vous changez vos habitudes de transports et vos modes de vie pendant l'été. En contribuant à limiter le réchauffement climatique, vous serez remerciés par les générations futures.

pour en savoir plus : www.ete-autrement.org



Affiche de la campagne 2007 : « Vivre l'été autrement ».

De l'environnement au développement durable : un raccourci historique et géologique

par Jean-Philippe Barde et Jacques Varet

1 • Une accélération de l'histoire

La prise de conscience de la « crise écologique » et surtout sa récente émergence sur la scène politique (la campagne présidentielle en France a notamment marqué un tournant dans ce domaine), sont le fruit d'une maturation de quelque trente années, rythmée par les crises diverses et les réponses nationales et surtout internationales ; il est utile d'en rappeler

brèvement les jalons et les implications.

Depuis la Conférence des Nations-Unies sur l'environnement (« *Une seule terre* ») en juin 1972 à Stockholm, première prise de conscience « globale » des problèmes environnementaux, on a assisté à une véritable accélération de l'histoire environne-

Jean-Philippe BARDE, économiste, ancien chef de la Division des politiques nationales de l'environnement de l'OCDE ; coordonnateur du réseau chrétien « *Paix, environnement et modes de vie* ». Auteur de plusieurs ouvrages dont *Économie et politique de l'environnement* (PUF 1992). Chargé de cours à l'Institut d'études politiques de Paris. jean-philippe.barde@wanadoo.fr

Jacques VARET, ingénieur, créateur de l'Institut français de l'environnement (IFEN), il en assure la direction (1992-1994) avant de devenir chef du service de la recherche et des affaires économiques au ministère de l'Environnement. Actuellement directeur de la prospective du BRGM. Coordonnateur du dossier FPF sur le développement durable. Président du conseil presbytéral de l'Église réformée d'Orléans. durablej.varet@brgm.fr

mentale de la planète qui a donné lieu à une prise de conscience et à la formulation, sinon la pleine application, de nouveaux paradigmes économiques, juridiques et politiques.

Quelques chiffres significatifs permettent de préciser le contexte de cette évolution. De 1970 à 2005, la population mondiale est passée de 3,7 à 6,5 milliards ; selon les prévisions, elle passera à 8 ou 9,4 milliards en 2025. En cinquante ans (1950-2000), le PIB réel par habitant a été multiplié par quatre dans les pays de l'OCDE, avec un écart toujours croissant avec les pays pauvres. Entre 1974 et 2001, la consommation totale finale d'énergie a augmenté de 68 % dans le monde (32 % dans les pays de l'OCDE) et la production d'énergie nucléaire de 870 % (OCDE 843 %).

En 31 ans (1970-2001), le nombre de véhicules à moteur a plus que triplé dans le monde en passant de 246 à 763 millions d'unités (OCDE : 218 à 623 millions en 2002)¹. Ces chiffres sont en train d'exploser avec la croissance vertigineuse de la Chine et de l'Inde. **La perte de diversité biologique s'avère alarmante** (voir page 7). Tous les pays souffrent de diverses pollutions (air, eaux, sols) dont les impacts sur la santé et le coût économique social sont désormais avérés.

Les vingt ans qui s'écoulent entre la conférence de Stockholm (1972) et celle de Rio (1992) sont jalonnés de catastrophes naturelles et d'accidents qui accroissent la prise de conscience

de l'opinion internationale et des gouvernements ; citons-en quelques-uns.

Le problème des pluies acides (mort des forêts) fait irruption sur la scène internationale et en 1979 est signée la Convention sur les transports de pollution atmosphérique à longue distance (Convention de Genève) qui permet de réguler les émissions et transports transfrontaliers de dioxyde de soufre (SO₂).

D'autres événements se succèdent : sécheresse en Éthiopie et au Sahel, inondations au Bangladesh, cyclones de plus en plus fréquents et violents, **découverte du «trou d'ozone»** qui entraîne en 1979 l'interdiction des CFC et aérosols au Canada, USA, Suède et Norvège, puis, la Convention de Vienne sur les CFC (1985), suivie en 1987 du Protocole de Montréal (qui a permis une protection effective de la couche d'ozone).

Cette période est également marquée par une série **d'accidents industriels** (1976 : Seveso en Italie; 1984 : Bhopal en Inde (10 000 morts, dont 8 000 d'effets chroniques) ; 1986 : Tchernobyl (impact sur 21 pays) ; 1986 Sandoz (Bâle). Bien d'autres accidents et phénomènes climatiques surviendront par la suite (par ex. en France l'explosion de l'usine AZF et la tempête de décembre 1999, la vague de chaleur et les décès de personnes âgées en 2003).

D'autres événements et préoccupations se font jour : transit des déchets toxiques (par ex. en Afrique, ou récente odyssee du porte-avions

1) Source, OCDE, *Données OCDE sur l'environnement*, OCDE, Paris.

Clémenceau) ; invasion d'algues en Norvège ; destruction de la forêt amazonienne ; sécheresses sans précédents aux USA qui renforcent

l'inquiétude sur le changement climatique. **Le problème du réchauffement de la planète** fait alors irruption sur la scène internationale.

2 • Environnement et (sous) développement : solidarité économique et interdépendance écologique

La pression démographique est une cause importante de dégradation de l'environnement, en particulier de surexploitation des ressources naturelles dans les pays en développement qui concentrent 80 % de la population mondiale avec une croissance démographique quatre fois plus rapide que celle des pays industrialisés. L'explosion démographique des pays en développement se traduit par une explosion urbaine sous la forme de mégalopoles surpeuplées. Les problèmes de pollution et d'hygiène dans ces zones urbaines où s'entassent des populations misérables paraissent quasi inextricables : assainissement, déchets, accidents etc.

Dans les pays pauvres, s'est installé un processus cumulatif de détérioration de l'environnement qui sape, peut-être irrémédiablement, le substrat même du développement. Ces processus sont nombreux et complexes : érosion des sols, déforestation, surexploitation des ressources naturelles, salinisation, inondations etc.

Ces processus de détérioration ont des implications mondiales, en affectant aussi les pays industrialisés. Par exemple, la perte de diversité

biologique a des conséquences pour les pays industrialisés, entre autres par la disparition des plantes médicinales ; la déforestation tropicale contribue aux dérèglements du climat et du cycle de l'eau. Ainsi, au-delà de l'interdépendance économique mondiale, s'ajoute **une interdépendance écologique forte qui modifie radicalement la donne internationale**, notamment dans les relations nord-sud et, plus récemment est-ouest. Le véritable jeu de poker qu'a constitué la ratification du Protocole de Kyoto (par exemple par la Russie et l'attentisme des États-Unis) constitue un exemple éloquent de cette nouvelle donne mondiale.

A) Le changement climatique

L'effet de serre est un phénomène physique naturel qui caractérise notre planète et qui est même à l'origine de l'émergence et du développement de la vie. Il s'agit de l'effet, sur la radiation solaire perçue sur terre, d'un système d'échange entre les enveloppes solides, liquides et gazeuses, dont l'eau et le CO₂ sont les principaux vecteurs. Ce système a varié au cours de l'histoire géologique de la terre,

mais a présenté, au cours des quelques derniers milliers d'années, une relative stabilité qui coïncide avec le développement de l'homo sapiens.

Cet équilibre multiséculaire a été progressivement rompu par l'action de l'homme au cours de l'ère industrielle. De même que les travaux humains se traduisent par un déplacement de matières solides qui dépasse désormais l'érosion naturelle, de même l'extraction d'énergie fossile atteint des proportions telles que l'impact sur l'atmosphère en devient perceptible. En effet, en déstockant le carbone fossile, qu'il soit solide (charbon, lignite, tourbe), liquide (pétrole) et gazeux (gaz naturel) accumulé dans la croûte terrestre avec une efficacité et une avidité croissantes, nous rejetons dans l'atmosphère le gaz carbonique résultant de cette combustion. Il en résulte une augmentation de l'effet de serre qui se traduit de deux manières :

- un réchauffement progressif de l'atmosphère avec ses conséquences (fusion des glaces polaires, recul des glaciers, remontée du niveau des mers, migration des espèces...)
- un développement des phénomènes extrêmes (sécheresses, vagues de chaleur, inondations, cyclones, mouvements de terrains...).

Une véritable crise écologique et sociétale en découle, avec accroissement des inégalités nord-sud (alors que le nord consomme et émet, le sud qui ne bénéficie pas de ce « développement » en subit pour l'essentiel les impacts). Les conséquences ne

vont pas se faire attendre, notamment en termes de migrations. Ne parle-t-on pas aujourd'hui – pour justifier de notre arsenal militaire – de la défense nécessaire contre les risques induits en Méditerranée et ailleurs, par le changement climatique ? Les scénarios de développement « non durable » sont souvent privilégiés, car ils permettent la poursuite de nos habitudes...

Or un véritable changement de paradigme est nécessaire : revoir fondamentalement nos modes de consommation, notamment d'énergie, pour parvenir à un développement qui ne soit pas basé, comme aujourd'hui sur les énergies fossiles, qui de toute façon sont en voie d'épuisement.

En effet, nous sommes en quelque sorte contraints « des deux bouts » à changer, puisque nous avons à affronter en même temps les « pics » du pétrole et du gaz (lorsque les courbes exponentielles de la demande viennent à atteindre la moitié du stock disponible ; même si le charbon est plus abondant – mais aussi plus émissif – et peut laisser encore quelques années de répit...) et la dérive de la composition de l'atmosphère dont les composés carbonés émis par ces mêmes fossiles déstockés induisent le réchauffement, et plus généralement le changement climatique.

S'appuyant sur les travaux du GIEC, ce groupe de scientifiques du monde entier qui coopère pour assembler les connaissances sur ce phénomène, ses causes, ses conséquences et les mesures à prendre

(notamment avec le très utile *Résumé pour décideurs*, la *Convention climat* (UNFCCC) a pu être signée. Mais l'échec de sa mise en application est patent (notamment du fait de l'abandon des mesures fiscales), malgré la signature du Protocole de Kyoto par un nombre suffisant de pays pour permettre sa mise en application. Le Protocole de Kyoto engage néanmoins les pays signataires à réduire ou plafonner leurs émissions, et reste vertueux dans son objectif final – notamment parce qu'il vise à une convergence des émissions entre les hommes sur la planète. À terme une division par 4 (dit «facteur 4») des émissions pour les pays développés, pour permettre aux pays sous-développés d'augmenter les leurs. Mais cet objectif ne pourra être atteint sans de nouvelles mesures, à prendre avant 2012. C'est dire que c'est maintenant que les négociations doivent s'engager sur l'après Kyoto, en impliquant notamment les Etats-Unis et les pays émergents – comme la Chine dont les émissions dépassent depuis 2007 celles des Etats-Unis !

L'Europe a, dans ce domaine, une responsabilité particulière, car elle est la seule en mesure de s'engager dans ce «cercle vertueux», malgré l'opposition des Etats-Unis, de la Russie et des grands pays émergents. Un récent rapport anglais, de l'économiste Nicholas Stern, a montré que le coût des effets du changement climatique – et des mesures d'adaptation nécessaires – serait de l'ordre de dix fois plus élevé que le coût des mesures de mitigation (de réduction des émissions). Bien inférieur en tout cas aux budgets militaires ou à l'argent

de la drogue ! Le paradoxe est en effet que les technologies sont disponibles et peuvent être déployées à un coût accessible. Il faut, pour ce faire, combiner divers «coins» à enfoncer dans le camembert de nos habitudes : l'utilisation rationnelle de l'énergie, les énergies renouvelables, le stockage géologique du CO₂, un mode de vie plus économe (un urbanisme plus dense, la fin du «mitage», etc.) et éventuellement le nucléaire dans les quelques pays candidats et capables de le maîtriser...

En conséquence, les pays doivent tous s'engager dans des stratégies pour un monde responsable, impliquant des changements majeurs. Ces changements doivent se faire à toutes échelles : Etats, régions, communes (les «Plans climats-énergie territoriaux»), et bien sûr les individus qui jouent en ce domaine un rôle déterminant.

B) Menaces sur la diversité biologique

La diversité biologique peut être définie comme le stock de matériaux génétiques dans les écosystèmes. Le nombre d'espèces vivantes dûment répertoriées est de 1,8 million, mais une grande incertitude règne sur le nombre total d'espèces existantes sur la planète, les estimations variant de 10 à 15 millions, mais le chiffre réel est sans doute très supérieur, de sorte que disparaissent certainement des espèces inconnues...

On estime que le taux d'extinction des espèces tropicales (20 000 à 30 000 espèces par an) est 100 à 1000 fois supérieur au taux naturel.

La plupart de ces espèces sont situées dans les zones sauvages, forêts, savanes, déserts, toundra, mers. Environ les deux tiers des espèces terrestres vivent sous les tropiques. Les forêts tropicales, qui couvrent 7 % de la surface du globe, abritent entre 50 et 90 % de la biodiversité. Or la déforestation tropicale atteint 7,2 millions d'hectares par an, soit 14 ha par minute...

La diversité biologique a des fonctions et une valeur économiques importantes. Elle est d'abord source de stabilité : plus il y a diversité dans les écosystèmes, plus grande est leur stabilité et leur productivité. Ainsi, climat, hydrologie et production alimentaire sont tributaires de cette biodiversité. La biodiversité est le premier « absorbeur » de CO₂, donc facteur essentiel de lutte contre le réchauffement climatique.

La diversité biologique est en soi une richesse économique : tourisme, plantes médicinales, alimentation. La destruction définitive des ressources biologiques compromet gravement le potentiel de croissance pour les générations futures. Par exemple, on estime le coût de la déforestation en Indonésie à 3,6 % du PIB, 6 à 9 % en Éthiopie. Les pertes de ressources naturelles amputent le PIB de certains pays de plusieurs points de croissance.

Conclusion... provisoire

De ce rapide survol, on peut conclure que, même si le chemin à parcourir sera encore long, les deux dernières décennies ont marqué une

profonde évolution des mentalités et de l'agenda politique international.

L'environnement et le développement durable font désormais partie intégrante de la sphère économique et politique. Une forte mutation de l'analyse économique qui intègre désormais les contraintes et les objectifs écologiques est réalisée et *l'économie de l'environnement* constitue une branche nouvelle et incontournable de la science économique. Le droit international de l'environnement est désormais une branche importante du droit international, nourri par des principes et pratiques en pleine évolution et quelques 200 conventions et traités internationaux. De nombreuses organisations internationales spécialisées ou « généralistes » ont un mandat environnemental (Programme des Nations-Unies pour l'environnement, Banque mondiale, UE, OCDE etc.).

L'environnement n'est plus une préoccupation marginale de « qualité de vie », mais un défi économique majeur qui remet en cause les politiques économiques, énergétiques et les échanges internationaux etc. Loin d'être une simple interconnection des marchés, la mondialisation doit désormais assumer l'interdépendance écologique planétaire. C'est pourquoi la communauté internationale s'interroge sur l'opportunité d'une gouvernance mondiale de l'environnement, en particulier par la création d'une organisation mondiale de l'environnement.

Le développement durable : réconcilier l'économie et l'environnement ?

La publication du rapport de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement —WCED— « **Notre avenir à tous** » (dit « **rapport Bruntland** ») en 1987 a donné un écho considérable à la notion de « développement durable », déjà préconisée par de nombreux économistes. Ce rapport définit le développement durable comme « ... un processus de changement par lequel l'exploitation des ressources, l'orientation des investissements, des changements techniques et institutionnels se trouvent en harmonie et renforcent le potentiel actuel et futur de satisfaction des besoins des hommes. » La définition « Bruntland » comporte des éléments importants :

- Référence est faite à la notion de « besoin », plutôt que de « bien-être » ou d'« utilité » économique. Ainsi, est prise en compte la multi dimensionnalité des besoins des hommes, besoins matériels, certes, mais également sociaux, culturels etc.
- Référence est également faite à une « harmonie » entre l'économie, le social et les ressources naturelles.
- La définition parle de « potentiel actuel et futur » de satisfaction de ces besoins. Ainsi se trouve intégrée la prise en considération des générations futures.

Dans une optique que les économistes appellent « soutenabilité forte », des règles spécifiques de gestion et de conservation des ressources naturelles doivent être déployées. Le développement durable doit donc assurer la sauvegarde et la transmission aux générations futures du « capital naturel ». Ceci exige des règles de gestion spécifiques, pour cinq raisons principales :

1 - Le capital naturel constitue un facteur irremplaçable de la croissance économique.

2 - Les ressources naturelles constituent en soi une source de bien-être grâce à leur apport d'aménités : beauté d'un site, loisirs, facteur de santé, etc.

1987

3 - Certaines ressources ne sont pas renouvelables et leur épuisement ou disparition sont irrémédiables : disparition d'une espèce animale ou végétale, d'un site naturel.

4 - De nombreuses ressources n'ont aucun substitut artificiel, par exemple, les écosystèmes « régulateurs », tels que les forêts tropicales, les marais, les océans ou les espèces animales et végétales.

5 - Le cadre temporel du développement durable est particulièrement important; il faut pouvoir transmettre un patrimoine aux générations futures.

Ainsi, le développement durable prend le contre-pied des tenants d'une « croissance zéro », voire d'une « décroissance ». Le développement durable est la recherche de synergies entre l'économique, l'environnemental et le social (les « trois piliers » du développement durable). Tout en réitérant l'importance de l'efficacité économique dans la gestion des ressources, le développement durable exige une inflexion significative de l'économie de marché : des contraintes et des signaux spécifiques et forts doivent être injectés pour assurer une bonne gestion du « capital naturel », que ce soit au moyen de contraintes réglementaires ou de dispositions tarifaires et fiscales adaptées (par exemple un remaniement de la fiscalité et de certains subsides). En tout état de cause, la croissance économique et le progrès technique sont les composantes indissociables du développement durable. Celui-ci a une forte dimension éthique, voire théologique, en mettant au centre la responsabilité de l'homme, gérant de la création.

De Stockholm à Johannesburg : la longue route vers le développement durable

Vingt ans après la conférence de Stockholm (1972) sur l'environnement (« Une seule terre »), la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement (Rio 1992) constitue un événement international majeur. Pour la première fois, l'environnement et le développement sont intégrés dans une même réflexion et action, donnant ainsi une résonance politique internationale au concept de « développement durable ». La conférence a débouché sur une moisson impressionnante, en particulier :

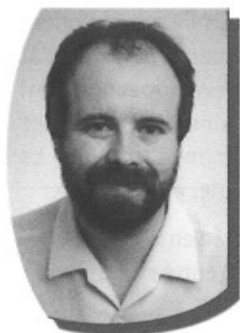
- La Convention sur les changements climatiques, entrée en vigueur le 21 mars 1994 et suivie en 1997 du Protocole de Kyoto, entré en application en 2005.
- La Convention sur la diversité biologique.
- L'Agenda 21 (programme global de protection de l'environnement au niveau mondial).
- Un accord pour lancer la négociation d'une convention sur la désertification (convention signée en 1994).
- Un engagement (non daté et non contraignant) de porter l'aide au développement à 0,7% du PIB des pays industrialisés, « le plus tôt possible ».

Ainsi, la conférence des Nations-Unies sur l'environnement et le développement (Rio 1992) marquait une importante étape du processus de mondialisation de la gestion des ressources naturelles de la planète.

Dix ans après, en 2002, s'est tenue la Conférence de Johannesburg, ou « Sommet mondial sur le développement durable » qui fait le point (décevant) sur les engagements de Rio et réactualise un plan d'action, plus axé sur la lutte contre la pauvreté, la santé et l'accès aux ressources en eau. Amer constat : l'Agenda 21 est loin d'être appliqué ; l'engagement (non contraignant) pris à Rio et réaffirmé au « Consensus de Monterrey » en 2000, de porter l'aide publique au développement (APD) à 0,7 % du PIB n'est atteint que par quelques pays (Belgique, Danemark, Luxembourg, Norvège, Pays Bas, Suède). En 2006, l'APD des pays de l'OCDE n'est que de 0,30 % du PIB en moyenne, en légère augmentation toutefois...

1992
2002

Nature, création et limites : une perspective biblique



*Patrice Rolin, pasteur,
est animateur biblique à l'ERF*

Un article sur « ce que dit la Bible » est-il nécessaire dans un dossier sur le développement durable, fut-il dans une revue protestante ? Sans doute pas si l'on espère une parole univoque sur une problématique qui était de toute façon hors du champ de préoccupation des auteurs bibliques ! La question de la finitude, avec son corollaire, le rêve ou le fantasme de durer, est bien présente dans la Bible, comme est présente celle des rapports des

humains avec leur environnement, mais ce serait un anachronisme que de solliciter les textes pour répondre à des questions qu'ils ne se posent pas. Si la Bible évoque bien en de nombreux passages ce que nous nommons « nature », parle-t-elle pour cela de la nature ? Pour ses auteurs, il va de soi que l'Univers et tout ce qu'il contient est création de Dieu (Ps 24, 1-2), mais « création » n'est pas « nature ». Et il nous faut donc clarifier ces concepts.

1 • Le sens des mots

1.1 La nature est-elle naturelle ?

Tout d'abord, qu'est-ce que « la nature » ? Drôle de question pour des occidentaux qui considèrent qu'est nature, tout ce qui n'est pas culture,

tout ce qui n'est pas humain ou d'origine humaine, bref tout ce qui n'est pas nous ! Et pourtant, il faut bien réaliser que cette idée, qui paraît être une évidence, est une construction. En effet, toutes les cultures n'ont pas un tel concept. Pour la majorité de

nos lointains aïeux comme pour beaucoup de nos contemporains encore, l'humain fait partie de ce que nous nommons «nature» et il n'est donc pas besoin de nommer cette réalité comme si elle lui était extérieure.

Ce sont les Grecs qui semblent avoir été les «inventeurs» de la nature, du concept de nature du moins. Le mot grec pour nature, *phusis*, est construit à partir d'un verbe qui signifie «faire naître», «produire», «faire croître». La nature est donc conçue comme une réalité dynamique. Elle est l'objet d'observations et de réflexions philosophiques pour la rendre intelligible, et pour, in fine, y vivre et en vivre aussi bien que possible.

Absent de la Bible hébraïque, ce concept, et le mot *phusis* qui y renvoie, apparaît dans la Bible grecque des Septante⁽¹⁾, deux fois seulement, dans le livre tardif de la Sagesse (7,20 ; 13,1), déjà largement influencé par l'hellénisme, mais c'est pour souligner que derrière cette «nature», il y a un artisan de toutes ces œuvres merveilleuses. Ainsi, les nombreux passages de la littérature sapientiale biblique qui font l'éloge de l'intelligence divine dans l'univers parlent toujours de «création» (*ktisis*) et non de «nature» (*phusis*)⁽²⁾.

1) A partir du 3^e siècle av. J.C. l'expansion de la langue grecque rendit nécessaire la traduction de la Bible hébraïque en grec pour des juifs de la diaspora qui pratiquaient plus facilement le grec que l'hébreu. C'est cette traduction que l'on nomme aussi la Bible grecque ou encore la Septante.

Dans le Nouveau Testament, comme dans l'Ancien, le concept de nature comme entité séparée est absent, et quand le mot *phusis* est employé (par Paul en particulier), il désigne un état d'«origine», «sauvage», «brute», «non travaillé» (Rm 11,24 ; Ga 2,15), un état qui est en attente d'une restauration ou d'un accomplissement.

1.2 La Création contre la nature ?

Nous l'avons dit, la Bible hébraïque ne connaît pas le concept de «nature», pour elle, ce qui est «sauvage», «non dompté» ou «non cultivé» par l'homme n'en est pas moins création de Dieu, et maîtrisé par Lui (Jb 38-41).

Les mots pour «création», construits à partir des racines verbales hébraïques «former», «créer», «faire», renvoient toujours à l'acte de créer et au Créateur. Et ce n'est qu'avec la Bible grecque des Septante qu'un substantif, «*ktisis*», renverra à «la création» comme l'ensemble des choses et des êtres créés. Mais même comme substantif, ce terme désigne le Dieu créateur qui donne sens en appelant à l'existence⁽³⁾.

Dans le Nouveau Testament, c'est presque uniquement chez Paul que l'on retrouve ce terme *ktisis* : l'ensemble de la création y est devant Dieu (Rm 8,18-25) dans l'espérance d'être

2) Lire Job 36,26—37,24 ; 38-41 ; Sagesse 7,15-21 ; Siracide 42,15—43,33 ; etc.

3) Tobit 8,5 ; Sagesse 2,6 ; 5,17 ; 14,11 ; 16,24 ; 19,6 ; Siracide 16,17 ; 31,13 ; 38,34 ; 49,16.

transformée, ou plutôt remplacée par ce que l'apôtre nomme une « nouvelle création »⁴⁾.

On le sent bien, les concepts de nature et de création, s'ils peuvent à l'occasion désigner les mêmes réalités, ne sont pas du même ordre. Parler de nature, c'est désigner un objet d'étude, parler de création c'est parler de projet et de sens. Et quand

à la fin de la lettre aux Galates Paul évoque la nouvelle création, il s'agit de la transformation existentielle de l'individu qui, du coup, porte un regard différent sur lui-même, les autres et le monde.

N'est-ce pas en fin de compte d'abord notre regard sur nous-mêmes, et donc sur notre environnement qu'il convient d'abord de changer ?

2 • Exister en relation

2.1 Séparation et communauté d'origine

Si dans les premiers chapitres de la Bible, la création est pensée en termes de séparations, entre le lumineux et l'obscur, le haut et le bas, le sec et le mouillé, entre les espèces, entre l'humanité et son environnement, c'est que toutes ces séparations sont créatrices de sens, et en dernier ressort d'existence. Mais ces séparations ne sont que le premier volet de l'histoire. Du point de vue biblique, celles-ci n'ont de sens que dans la relation. Aussi, s'il y a bien dans le premier chapitre de la Genèse un rejet salutaire de la confusion initiale du *tohu-bohu*, dans le chapitre suivant, l'humain, l'*adam*, est formé à partir de *adamah*, la terre, une origine qu'il partage avec les animaux (2,7.19).

Ces premiers chapitres de la Bible disent donc la création à la fois comme séparation et commune

origine, une origine commune de toutes les créatures dans l'intention divine qui donne sens, **et** dans la matière primordiale dont toutes sont issues.

Dans ces récits, plusieurs rôles sont donnés par Dieu aux humains à l'égard des autres créatures : « *Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. ...* »

Cette domination n'invite pas à l'écrasement et au pillage, mais à la vie : « *... Je vous donne toute herbe porteuse de semence sur toute la terre, et tout arbre fruitier porteur de semence ; ce sera votre nourriture.* » (1,28-29).

Plus loin : « *Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder.* » (2,15)

Au sein de la création dont il fait partie, l'humain est ainsi placé par Dieu comme un métayer ou un intendant appelé à gérer le bien qui lui est confié, et dont il fait partie !

4) 2 Corinthiens 5,17 ; Galates 6,15.

2.2 Une alliance avec toute la création

Cette notion de création pose encore, et dès le début, une autre séparation : entre Dieu, le créateur, et le monde créé, les créatures. Cette séparation implique le refus de la déification ou de la sacralisation des éléments du monde, humains compris. Mais de nouveau, elle ouvre à la possibilité d'une relation.

Notre lecture anthropocentrique (peut-il en être autrement ?) de la notion biblique d'alliance oublie souvent que la première alliance dont il soit question dans la Bible est l'alliance noachique avec toute la création : « *Quant à moi, -dit Dieu- j'établis mon alliance avec vous et avec votre descendance après vous, avec*

tous les êtres vivants qui sont avec vous ... » (lire Gn 9,9-17)

Du point de vue biblique, toutes les alliances suivantes dépendent de cette première alliance universelle ; sans elle, toutes seraient privées du cadre même de leur existence. C'est dans ce sens qu'on peut lire la promesse de succession des saisons en Genèse 8,22 ou l'hymne à la providence divine du Psaume 104. Ainsi, la séparation fondatrice évoquée plus haut trouve son sens dans le cadre de la reconnaissance de notre statut de créature en relation avec Dieu, les autres créatures, et l'ensemble de la création.

Ces prémices posées, évoquons trop rapidement deux passages qui, parmi de nombreux autres, travaillent cette relation à la création.

3 • Limites et désordres

3.1 Le sabbat de la terre

« *Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donne, la terre fera sabbat ; ce sera un sabbat pour le SEIGNEUR.*

Pendant six années tu ensemenceras ton champ, pendant six années tu tailleras ta vigne et tu en récolteras le produit.

Mais la septième année il y aura un sabbat, un repos sabbatique pour la terre, un sabbat pour le Seigneur : tu n'ensemenceras pas ton champ et tu ne tailleras pas ta vigne. Tu ne moissonneras pas ce qui provient des grains tombés de ta moisson, et tu ne

vendangeras pas les raisins de ta vigne non taillée : ce sera une année sabbatique pour la terre. ... » (lire Lv 25,1-7).

Même si ce texte s'appuie vraisemblablement sur une pratique agricole de la jachère, on se gardera de l'anachronisme qui y verrait d'abord une préoccupation écologique. Il n'en reste pas moins que pour affirmer que la terre appartient au Seigneur, ce texte ordonne pour la terre un repos sabbatique, au même titre que celui des humains et des animaux. Une limite semble ainsi être posée à la soumission de la création à l'humain prescrite au début de la Genèse. Une

limite qui rappelle que la terre appartient au Seigneur, et que l'humain n'est pas Dieu. Une limite qui permet d'échapper à la rentabilisation systématique et illimitée de la nature parce qu'elle est comprise comme création appartenant à Dieu.

3.2 Désordres cosmiques et sociaux

Dans un autre passage, en Jérémie, c'est le dépassement des limites par des humains avides de profits qui explique les désordres climatiques : « ...Ce sont vos fautes qui ont tout perturbé, ce sont vos péchés qui vous privent de ces biens. Car il se trouve des méchants dans mon peuple ; ils épient comme celui qui pose des pièges, ils tendent un filet et prennent des hommes. ... » (lire 5,20-29)

Ici encore, gardons-nous de l'anachronisme qui ferait de Jérémie un écologiste avant l'heure, la représen-

tation du monde sur laquelle s'appuie le prophète n'est en effet plus la nôtre. Mais relevons de nouveau qu'il s'agit bien encore dans ce texte de poser des limites à un pouvoir qui ne s'en reconnaît plus.

Qu'il est difficile d'être humain ...

Suspendons provisoirement ce trop bref parcours en évoquant le Psaume 8 qui pose la question de la juste place de l'humain dans la création : *« Quand je regarde ton ciel, œuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as mises en place, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui, qu'est-ce que l'être humain, pour que tu t'occupes de lui ? »*

La condition d'adam, l'humain, « enfant de la terre », n'est-elle pas fondamentalement inscrite dans la dialectique entre *faire partie de la « nature »* et *avoir conscience d'y être « à part »* ?

P. R.

« L'amour fou de Dieu pour sa création n'est pas seulement réductible à la folie de la croix. Il est aussi son infinie patience à notre égard, son respect total envers la liberté de chacune de ses créatures et la relative autonomie de sa création. »

Jean-Paul Gabus,
L'amour fou de Dieu pour sa création,
Les Bergers et les Mages, 1991, p. 140).

Les jardins de Dieu dans la Bible

par Frédéric
Baudin



1) Le jardin d'Éden

L'homme et la femme sont tenus de « *cultiver et garder* » les ressources naturelles du jardin d'Éden afin de se nourrir, tant sur le plan physique que spirituel, au propre comme au figuré. Ils peuvent cueillir les fruits de tous les arbres, à l'exception d'un seul : l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Cet arbre est planté au centre du jardin, ses fruits sont beaux à voir et pourtant ils peuvent être mortels. Tentés par un être plus rusé que les autres, l'homme et la femme ne résis-

tent pas à leur belle apparence : ils en mangent et ils perdent alors la liberté de vivre et de travailler avec plaisir, en communion avec Dieu. Ils ont rompu le pacte qui les liait au Créateur. Ils ont eu la prétention de discerner par eux-mêmes ce qui est bien ou mal, ils subissent les conséquences de leur revendication à l'autonomie.

Le couple est bientôt chassé du jardin, mais il n'en sort pas totalement nu. L'homme et sa compagne sont revêtus par Dieu lui-même d'un vêtement résistant. Les ronces et les

Frédéric BAUDIN, écrivain et conférencier, directeur de Culture-environnement-médias (CEM), membre fondateur d'*A Rocha France* (protection de l'environnement dans une perspective chrétienne). Il a publié *D'un jardin à l'Autre* (Aix-en-Provence, CEM, 2006), et plus récemment *Dieu est-il vert ?* (Paris, Croire-Pocket, juin 2007).

Pour inviter Frédéric Baudin pour une conférence sur l'écologie dans une perspective biblique : Culture-environnement-médias (CEM) - 49, av. Paul Cézanne, 13090 Aix-en-Provence. Tél. 04 42 96 17 52 - contact@cemfrance.org - www.cemfrance.org

épinés envahissent cependant le jardin de la terre, le travail des humains devient pénible, leur situation est désormais précaire. Il leur faudra sans cesse retrouver le chemin qui mène à la communion avec Dieu, au jardin de sa présence, à la vie pour échapper à la mort. Le paradis dont ils ont été chassés après la « faute » est derrière eux, mais il est aussi devant eux comme une promesse, un lieu où la réconciliation avec Dieu et la guérison restent possibles, un jardin où la vie se manifeste avec tant de force qu'elle n'aura pas de fin.

Que les humains recueillent donc les fruits de l'expérience de leurs aînés dans le jardin d'Eden, reproduite à chaque génération ! Si le Créateur leur ordonne de ne pas toucher au fruit défendu, fût-il beau à voir, qu'ils lui fassent confiance ; s'il les encourage à vivre dans ce monde, à tirer des ressources naturelles et de leur créativité de quoi se nourrir, à servir leur prochain et pour cela à donner le meilleur d'eux-mêmes, qu'ils lui fassent aussi confiance, il pourvoira à leurs besoins. Abraham et ses descendants ont à leur tour appris cette leçon élémentaire de foi et de vie.

2) Le jardin de la terre promise

Avant que les Israélites n'entrent dans la terre promise, Dieu les conduit au désert. Il les dépouille tout en leur donnant de quoi manger et boire ; il leur montre qu'ils ne doivent pas regretter les melons ou les concombres d'Égypte, les fruits de ce jardin où ils étaient esclaves ; il leur

révèle sa fidélité toute paternelle et leur apprend à compter sur lui en toute circonstance, bonne ou mauvaise. Dieu leur promet enfin un pays ruisselant de lait et de miel, d'oliviers et d'amandiers, de vignes et de figuiers : un nouveau jardin où ils pourront vivre libres.

Ils seront heureux dans ce pays, à condition toutefois de ne pas oublier qu'ils y sont entrés non grâce à leurs mérites, à leur justice morale ou à leur force armée, mais tout simplement parce que Dieu les aime et qu'il leur offre sa grâce ; à condition qu'ils observent la loi transmise par Moïse et qu'ils rendent leur culte exclusif au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, car lui seul est l'auteur de leur salut, au sens matériel comme spirituel. La prospérité peut devenir un piège, avertit Moïse. Elle engendre souvent la paresse ou l'indifférence religieuses, ces liserons envahissants qui empêchent la plante semée par Dieu dans les cœurs de germer et de se développer pour le bien de tous, enseignera Jésus plus tard dans l'une de ses paraboles.

3) Les jardins sans Dieu

Les hommes et les femmes, écrivains les prophètes, sont à l'image des fleurs les plus gracieuses ou des arbres les plus vigoureux. Mais ils peuvent hélas s'enorgueillir de leur parure au point de mépriser leur créateur. Lot, le neveu d'Abraham, avait choisi pour s'établir la vallée de Sodome qui était « *comme un jardin de Dieu* ». Mais les habitants de cette cité avaient depuis longtemps rompu l'accord proposé par Dieu à tous les

hommes après que Noé eut échappé au déluge. Le roi de la ville de Tyr était fier de la richesse et de la puissance politique de sa cité. Le souverain de Babylone se croyait invulnérable derrière ses remparts, bien installé à l'ombre de ses jardins suspendus, luxuriants et continuellement irrigués. Jézabel, l'épouse étrangère du roi Achab asservie aux dieux mésopotamiens, se croyait autorisée à usurper la place de son mari pusillanime et à s'ériger en tyran tout-puissant afin d'anéantir les prophètes du Dieu d'Israël.

Les uns comme les autres, et tant de civilisations après eux, ont été passés au crible du jugement divin et réduits au silence ; les ruines de leurs cités autrefois prospères ont été découvertes sous des mètres de sable et de poussière. On n'entre pas dans le jardin de Dieu sans conclure une alliance avec le Créateur. Que les individus comme les peuples restent donc vigilants, et pour éviter cette tentation de cueillir les fruits du jardin sans être en communion avec Dieu, il est bon de suivre l'exemple de Jésus et d'entrer avec lui dans un autre jardin.

4) Le jardin de Géthsémani

A quoi peut-on comparer le royaume de Dieu, dit Jésus ? A une petite semence, la plus petite même, une graine de moutarde, par exemple, ou un grain de blé : on le jette en terre, le germe se nourrit des réserves de la graine qui se dessèche bientôt et meurt, puis la plante désormais enracinée s'épanouit, elle devient un refuge pour les oiseaux, elle produit cent grains pour un seul semé.

Le dernier soir avant la Pâque, Jésus se rend avec ses disciples à Géthsémani, le jardin du pressoir à huile, au pied du mont des Oliviers. Jésus s'entoure de trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, pour prier. Mais les trois disciples somnolent ou s'endorment, tandis que Jésus reste seul pour prier. Et seul devant son Père, il accepte de prendre à son compte les fautes des hommes, il donne sa vie pour racheter l'humanité ; il accepte de goûter le fruit de la mort, du jugement de son Père sur le mal, à la place de tout être humain. Le lendemain, le Fils du Dieu tout-puissant va mourir non seulement comme un simple homme, mais aussi comme un malfaiteur, crucifié, pendu à l'arbre de la malédiction : sa vie sera offerte comme on offre l'agneau de la Pâque dans le Temple, en sacrifice d'expiation. Jésus est bien *« l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde »*, selon les termes du prophète Jean-Baptiste.

Pour renouer l'alliance avec Dieu et pour que les hommes puissent entrer de nouveau dans le jardin de sa présence par la porte qu'il va forcer, il faut que Jésus accepte de souffrir, de donner son corps et de verser son sang. Il doit passer sous la meule du pressoir à huile, l'olive va éclater pour libérer son huile précieuse. Le grain meurt pour que la plante germe, le tronc est coupé pour qu'un rameau fragile repousse et que l'arbre de vie élance enfin ses ramures jusqu'au ciel.

Ces images bibliques esquissées par les prophètes évoquent la venue du Messie, sa mort et sa résurrection.

6) Le jardin de la Résurrection

Il ne suffit pas d'entrer avec Jésus dans le jardin de Gethsémani, mais il faut aussi se rendre au jardin de la tombe, où seules les femmes ont pensé aller rendre un dernier hommage à leur rabbi-messie et embaumer sa sépulture. Mais c'est dans le jardin de la résurrection qu'elles pénètrent en réalité ! Il n'est pas étonnant qu'elles confondent alors Jésus avec un jardinier, car Jésus est

Sodome se livrent dans un jardin dont Dieu est absent. Il se manifeste par les « fruits de l'Esprit » mentionnés, entre autres, par l'apôtre Paul dans sa lettre aux Galates : patience, bonté, vérité, douceur, justice, fidélité, joie, pureté, compassion, amour, pardon...

Ces fruits sont cultivés dans nos jardins intérieurs par l'Esprit-Saint de Dieu pour être offerts à tous, jusqu'aux extrémités du jardin de la terre. C'est aux fruits qu'ils arborent que l'on distinguera les hommes et

« Un traité écologique de la création implique une réflexion nouvelle sur Dieu. Elle ne mettra plus au centre la distinction entre Dieu et le monde, mais la connaissance de la présence de Dieu dans le monde et la présence du monde en Dieu. »

(Jürgen Moltman,
Dieu dans la création,
Le Cerf, 1988, p. 27.

bien le divin jardinier, le roi vainqueur de l'être malin qui conduisait l'humanité à sa perte !

Entrer dans ce jardin avec Jésus, c'est ressusciter avec lui pour cueillir le fruit de la vie éternelle. Dans ce lieu sans limite, comme dans le Cantique des cantiques, les amants sont des jardins l'un pour l'autre, leur amour est un nouvel Eden prolifique et parfumé.

Car l'amour digne du Christ ressuscité n'est pas la passion déréglée à laquelle les habitants de

les femmes qui reconnaissent Jésus comme leur Messie et Seigneur. Tout disciple du Christ devrait ainsi porter ce fruit à son prochain pour qu'il le goûte et le savoure, pour qu'il en découvre la semence prête à germer dans la terre préparée par le propriétaire de la vigne, par le maître de la moisson.

7) Le jardin de la vie

Nous n'avons donc pas à souffrir et à mourir pour être rachetés par Dieu, pour obtenir notre droit d'en-

trée dans le jardin du Seigneur. Jésus l'a fait, une fois pour toutes, en notre faveur. Il suffit de placer notre foi en ce Messie rédempteur, de nous détourner du mal et de nous tourner vers le seul « *Dieu juste et qui sauve* ».

Mais le principe reste le même : le renoncement à nos richesses, à notre confort ou à nos loisirs, afin de donner davantage à ceux qui en sont dépourvus, ces « *morts* » sont autant de semences de vie. Les martyrs chrétiens qui ont payé de leur vie la confession de leur foi en Jésus-Christ, hier dans l'empire romain comme aujourd'hui encore dans certains pays, ont littéralement fécondé les futurs croyants convaincus de la vérité par leur témoignage.

Rien à voir, ici, avec les croisés du Moyen Age ou les kamikazes modernes, qui pensent mourir pour Dieu en semant la mort. Ces fruits vénéneux ne peuvent indiquer le chemin qui mène au jardin de Dieu. La vérité et la vie se trouvent dans l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, l'affection profonde d'un père qui donne la vie à ses enfants.

8) Le jardin du ciel

Il nous faut considérer, comme de loin, le jardin vers lequel nous cheminons tous ; un jardin que nous apercevons en espérance, situé au sein de la ville céleste, la Jérusalem d'en haut, entre deux bras d'un fleuve qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau ; un jardin du ciel sur la terre recrée par le Seigneur.

Dans le livre de l'Apocalypse, ce jardin urbain se réduit très symboli-

quement à un seul arbre produisant douze récoltes de fruits par an et dont les feuilles ont la vertu de guérir les nations. Dans la nouvelle Jérusalem, le regard vient naturellement à se poser sur le jardinier du ciel, non avec la crainte de Marie et de ses compagnes dans le jardin de la tombe, mais avec joie, dans la paix. Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, règne sans partage ; il est à la fois l'astre qui éclaire, la source d'eau vive et l'arbre de vie. La communion avec Dieu est sans obstacle, cette ville est un jardin bien irrigué, fertile et fructueux, un verger où l'on vit éternellement, un paradis où des relations harmonieuses sont rétablies entre toutes les créatures et la création régénérée.

Cette espérance doit paraître bien étrange pour nos contemporains, naïve peut-être, insensée même, mais elle fait cependant partie, avec la foi et l'amour, de la vie chrétienne. La création attend comme en soupirant la restauration finale, le renouvellement de toute chose annoncé par les prophètes et confirmé par les apôtres.

9) Le jardin de la terre

En attendant que notre espérance se réalise pleinement, nous demeurons mandatés par Dieu pour « *cultiver et garder* » cette terre, pour protéger et prendre soin de ce que le Seigneur considère toujours comme une création bonne. Dans ce jardin, les ronciers prolifèrent encore de façon anarchique, ils sont parfois infranchissables et souvent menaçants. Mais déjà on peut sentir le parfum subtil d'une rose aux pétales délicats défiant les épines sévères et

agressives ; on peut cueillir les mûres noires au goût sucré à l'endroit même où l'on hésite à plonger la main, de peur qu'elle ne soit déchirée. Là où le péché a abondé, s'exclame l'apôtre Paul, la grâce surabonde.

Fleurs et fruits jalonnent désormais le chemin qui mène au jardin de Dieu dans ce monde et nous conduit à la présence bienfaisante du Créateur. Nous pouvons entretenir dès à présent une relation de confiance avec notre Père, grâce à son Esprit de force, d'amour et de sagesse.

L'annonce du salut en Jésus-Christ aux hommes et aux femmes qui nous entourent, nos actes en leur faveur et pour leur bien, la protection des ressources et de la diversité de la nature, notre foi et nos actes sont comme un indice du règne de Dieu à venir ; un signe des noces entre Dieu et la terre ; un avant-goût de l'harmonie qui règnera dans cette « Jérusalem qui descend du ciel », la cité-jardin où le peuple de Dieu jouira d'une communion parfaite avec son Seigneur.

F. B.

Prière

Loué sois-tu Seigneur pour la beauté du monde
Pour la mer et les monts, les arbres et les fleurs
Et pour les animaux.
Loué sois-tu Seigneur, par tous les hommes de toute la terre.

Nous qui sur ta création portons la main chaque jour
Garde-nous de détruire ces biens à nous confiés.
Donne sagesse, respect, intelligence,
À l'homme chargé d'en gérer les mystères.

Tu es vivant, je le sais
Dirige notre vie aujourd'hui
Que ton nom soit aimé et servi
Par le travail de la journée.

Que ceux qui dépendent de nous
Restent nos égaux et nos frères
Que l'autorité soit pour tous un service
Et tout pouvoir un ministère.

Que chaque heure de ce jour au lieu de se défaire
Soit le temps du Seigneur, un temps d'éternité.

Amen

Prière des Sœurs de Pomeyrol

La nature est-elle sacrée ?

par Jean-Philippe
Barde ⁽¹⁾



Voilà bien longtemps que l'on s'interroge sur la position et l'influence des religions face aux défis environnementaux tels que pollutions, dégradation et surexploitation des ressources naturelles. Avec la prise de conscience nouvelle de ces défis, les concepts de « nature » ou de « création » font également irruption dans les domaines de l'éthique et des religions et l'on a vite fait de quasiment diviniser ou sacréaliser cette nature que l'on exploite avec si peu de discernement.

Il est bien connu que de nombreuses croyances et religions attribuent effectivement un caractère sacré ou divin à la nature ou à certains de ses éléments (eau, arbres, animaux, sites particuliers, etc.). Nature maternelle, source de vie et de fécondité (avec ses divinités généreuses), mais aussi marâtre, exigeante, violente, redoutable et redoutée, habitée de forces et divini-

tés inquiétantes, voire maléfiques, qu'il faut craindre et vénérer. Nature également destructrice, comme nous le rappellent toute l'histoire et les mythes du monde : déluges, éruptions volcaniques et autres Pompéi, épisodes récents tels que les tsunamis de l'océan indien, les dérèglements climatiques et autres cyclones. De nombreux anthropologues et historiens des religions ont analysé ces croyances, spiritualités et religions.

Depuis l'émergence de la « crise de l'environnement » à la fin des années 1960, les sociétés industrialisées, et singulièrement les chrétiens, ont développé à la fois une prise de conscience et un véritable complexe de culpabilité.

Tandis que se développe une « théologie de la création », les Eglises chrétiennes multiplient les prises de position (par exemple, les rassemblements œcuméniques de Bâle en 1989 et de Graz en 1997⁽²⁾). Des groupes de travail (par ex. au sein de la Fédération protestante de France, de Pax Christi

1) Ce texte est fondé sur une conférence donnée à l'occasion du Forum Universitaire de Boulogne Billancourt le 8 janvier 2005 : « Pour que la terre reste humaine ». Je remercie Jean-Hughes Bartet, ingénieur des Eaux et forêts et diacre de l'Église catholique qui participait à ce colloque et Frédéric Baudin pour leurs commentaires sur un projet initial.

2) Voir l'article de J.-M. Prieur, p. 47

etc.) s'efforcent de réveiller les consciences et mobiliser les Eglises pour une pédagogie de la protection de la nature et la mise en œuvre d'actions concrètes (voir l'article sur le rôle des Eglises).

1) Nature et création

La Bible, notamment le premier Testament, nous parle moins de la nature que de la *création* opérée par Dieu (Gn 1 et 2). Tout commence par un acte créateur de Dieu par lequel il ordonne, en quelque sorte, le chaos initial (*tohu bohu*). Création en six jours, suivis du très important repos, du Sabbat, temps donné par Dieu et pour Lui, qui devra être consacré au repos de l'homme, de la terre et des animaux. Il est intéressant de noter que selon la pensée juive, ce septième jour, ce repos, ne signifie pas que l'œuvre créatrice de Dieu soit achevée (quoique le texte nous dise «*Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait, et voici : c'était très bon* (Gn 1, 31).»

Car cette première création achevée, le processus continue, *mais en alliance avec l'homme*. Il y a eu un commencement, et la création serait en devenir.

Cette notion biblique de création va donc bien au-delà de la notion de «nature», au sens où nous l'entendons en général : terre, eau, air, faune et flore etc. La création englobe la nature, l'homme et le cosmos tout entier. À l'instar de la nature, qui est en constant processus de transformation «naturelle», mais aussi sous l'action de l'homme, la création évolue en interaction avec le dessein de Dieu, dessein, «d'amour fou» (Jean-

Paul Gabus) pour l'homme et la création³⁾, constamment contrarié par l'homme. L'humanité, partie de la création, évolue pour le meilleur, souvent pour le pire, mais toujours invitée à la rédemption en Dieu.

Notons que cette conception d'une création en constant devenir, jusqu'à la fin des temps (la «révélation» /Apocalypse) est en harmonie avec l'évolutionnisme darwinien et en opposition directe avec le «créationnisme» enseigné dans certains milieux fondamentalistes, notamment américains, qui peut facilement déboucher sur une sacralisation de la nature.

2) La relation Dieu-homme-nature : alliances et ruptures

Toujours dans une perspective biblique néo-testamentaire, la relation Dieu-homme-nature est triangulaire. Dieu a un projet d'amour et de rédemption pour l'homme dans la création ; l'homme doit définir, ajuster sa relation avec la nature (partie de la création) dans la perspective de sa relation, de son alliance avec Dieu : dans la liberté et avec la responsabilité que Dieu lui a données, en tant que gérant et «lieutenant» de la création.

Mais cette relation est tumultueuse, constamment contrariée par l'homme et le péché (qui n'est pas faute morale, mais germe de mort par la séparation d'avec Dieu). La Bible narre les ruptures successives de

3) Jean-Paul Gabus, *L'amour fou de Dieu pour sa création* Les Bergers et les Mages, Paris 1991.

l'Alliance, plusieurs fois renouvelée par Dieu (alliance avec Adam, alliance noachique, avec Abraham, nouvelle alliance en Jésus-Christ, le verbe fait chair). Cette alliance, plusieurs fois reprise (Dieu est patient...), revêt à la fois la dimension spirituelle essentielle de la relation de Dieu avec l'homme, mais également la dimension cosmique d'une création en constant devenir. Ceci se déroule par une interactivité entre, d'une part le dessein de Dieu pour la création, et d'autre part, la liberté souvent destructrice de l'homme ; mais liberté entièrement voulue et respectée par Dieu. On trouve ici le grand mystère du «*Dieu puissamment faible de la Bible*»⁽⁴⁾.

Cette relation est fondamentalement dynamique : Dieu n'est pas figé, enfermé dans nos concepts et nos limites humains. L'acte créateur initial de Dieu se poursuit en collaboration avec l'homme dans un constant appel à la rédemption et à la conversion. Ainsi, la création n'est pas stabilité, mais dynamique. Selon la théologie dite du «*process*», Dieu aurait un plan, un dessein pour la création, avec une sorte de partenariat Dieu-homme comme co-créateur d'un monde en devenir. Dans une veine similaire, selon le théologien Jurgen Moltman⁽⁵⁾, Dieu aurait le projet de venir lui-même habiter la création, afin d'y établir sa gloire (étymologiquement son «*poids*»). Car ce monde a été créé comme lieu d'amour, d'échange et de réciprocité. La créa-

tion, lieu d'échange entre les êtres (ce qui est écologiquement vérifié) est encore inachevée. Dieu participe à ce processus historique dans le cadre de son alliance avec l'homme.

Cette théologie s'inscrit bien dans le cadre de la crise écologique actuelle : l'homme est à la fois cause de destruction de la nature et remède car il a la capacité aussi bien de détruire que de protéger la nature et de la gérer en bon père de famille. Il y a donc combat spirituel, ce que Paul, dans Romain 8, 18-22, exprime avec force en parlant de «*...la création tout entière (qui) soupire et souffre des douleurs de l'enfantement.*»

Théodore Monod évoquait un cheminement biblique ternaire : **alliance, royauté, réconciliation**⁽⁶⁾.

L'Alliance

La Torah, et en particulier le texte de Genèse 1, traduisent une alliance profonde de l'homme avec la création. Le peuple de Dieu doit, conformément à la Loi, travailler la terre selon les clauses de cette Alliance «*...car celle-ci [la terre] n'est pas une donnée neutre, mais un véritable partenaire de l'Alliance*»⁽⁷⁾. C'est le mépris de la Loi qui détruit la nature : «*L'injustice et l'impiété dérangent le cours des lois naturelles au point que le figuier ne fleurit pas et que la vigne et l'olivier restent stériles* (Ha 3, 17)»⁽⁸⁾.

6) V. J.Ph. Barde, *Économie et politique de l'environnement*, Presses Universitaires de France, Paris 1992.

7) Catherine Chalier, *L'alliance avec la nature in Religion et écologie* Cerf, Paris 1993.

8) *ibid*, p.27.

4) Etienne Babut, *Le Dieu puissamment faible de la Bible*, Le Cerf, Paris 1999.

5) *Dieu dans la création*, Le Cerf, Paris 1988.

Le divorce / royauté

Avec la rupture de l'Alliance, la chute (Gn 2 et 3), l'homme est chassé du jardin d'Eden et s'établit alors un divorce, une rupture entre l'homme et Dieu, et la place de l'homme (Adam) dans la création change radicalement. L'homme, devenu pécheur, instaure une relation de possession et de domination sur la terre. Ainsi, la relation de l'homme à la création est faussée et devient pillage, dévastation et épuisement, de sorte que s'instaure une relation de péché : la terre est devenue maudite à cause de l'homme (Gn 3,17).

S'impose alors une relation de « royauté » : l'homme est établi comme souverain propriétaire de la création, précisément en raison des écritures. Cette souveraineté de l'homme n'est que l'application à la lettre des paroles de la Genèse (9,2) : *« Vous serez un sujet de crainte et de terreur pour tout animal de la terre, pour tout oiseau du ciel, pour tout ce qui rampe sur le sol et pour tous les poissons de la mer ; il sont livrés entre vos mains »*.

Réconciliation et "lieutenances"

Si l'homme, créé à l'image de Dieu, occupe une place éminente dans la création, il n'en est pas pour autant le propriétaire, mais l'usufruitier, le gérant ; J. Ellul précise, le « *lieutenant* » : *« l'homme ne doit pas gérer cette création pour la puissance et la domination, mais en tant que représentant de l'amour de Dieu. »*⁹⁾ Dès lors, l'homme doit offrir à Dieu les prémices de la récolte (Ex, 23,19 et Dt 26,10); après six années de culture, la

septième année sera repos pour la terre, (Ex, 23,11) car *« la septième année il y aura un Sabbat, un repos total pour la terre, un Sabbat en l'honneur de l'Éternel (Lv,25,4). »*

3) La nature n'est pas sacrée

La nature, partie de la création, est donc le théâtre de la relation de l'homme avec Dieu, d'une rencontre spirituelle, mais également physique qui débute au jardin d'Eden. Mais cela n'implique nullement que la nature ait en soi une dimension sacrale. L'homme n'adorera que Dieu. Que le Dieu de la Bible agisse dans la création, en collaboration avec l'homme, n'implique pas que la nature soit divine, contrairement aux conceptions romantiques ou aux religions panthéistes¹⁰⁾. Cette dynamique de la création, de la relation entre Dieu et les hommes montre bien que la nature, loin d'être intouchable, immuable et sacrée, est en constant devenir, façonnée par l'homme.

Cela ne signifie pas que l'homme puisse faire n'importe quoi et n'ait aucune responsabilité. L'homme est pleinement responsable et cette responsabilité passe par sa conversion intime pour devenir une nouvelle créature en Christ, dans une optique paulinienne. Cette conversion, étymologiquement ce « *retournement* », est constamment entravée par la rela-

9) J. Ellul, Le rapport de l'homme à la création, *Foi et vie*, n° 11-12, oct. 1974.

10) Dans l'Épître aux Romains, Paul dénonce vigoureusement ceux *«...qui ont changé la vérité de Dieu pour le mensonge et qui ont adoré la création, en lui rendant un culte, au lieu du Créateur, qui est béni pour toujours (Rm 1,25). »*

tion de péché (c'est-à-dire une rupture avec Dieu), par exemple : tuer des animaux pour le plaisir, la chasse excessive ; faire ou laisser souffrir les animaux ; gaspiller inutilement (pléonasme...) ; ne pas transmettre aux générations futures une nature, un environnement sain et pérenne (développement durable).

Après la révolution industrielle, la consommation de masse et la mondialisation, l'homme découvre sa responsabilité directe dans la destruction ou la survie de la planète : réchauffement climatique, destruction vertigineuse de la diversité biologique, pandémies et pénuries. Il ne s'agit pas de sauver une nature sacrée, mais de retrouver une harmonie entre l'homme et la nature au sein d'une création voulue par Dieu et en alliance avec Lui.

Dès lors, tout comportement, toute économie qui fait obstacle au dessein d'amour co-créateur de Dieu, qui abaisse au lieu de relever ; qui détruit au lieu de construire ; qui enferme au lieu de libérer ; qui «remplit» l'homme de choses inutiles (surconsommation) ; qui n'assume pas une solidarité planétaire etc., *tous ces comportements destructeurs entraînent une rupture avec Dieu, mais ne sont pas sacrilèges envers une nature divinisée.* L'important est la relation avec Dieu ; pas une relation avec une nature sacralisée. Le dessein de Dieu de sauver l'homme inclut la création, mais pas une nature inchangée, immuable, intouchable ; car l'homme y a été «installé» pour la gérer et la cultiver. Il nous faut donc rester lucide face aux amalgames entre «nature» et «création» qui risquent d'aboutir à

des malentendus : une «sacralisation» de la nature est une attitude païenne par excellence ; Dieu agit dans la création, mais il n'est pas consubstantiel à la nature.

Restons donc circonspects face à ces assimilations abusives ou des affirmations selon lesquelles il faudrait protéger la nature au motif de son caractère sacré ou divin. Car une nature «sacrée» peut devenir intouchable. Ne peut-on pas craindre qu'une certaine forme de sacralisation de la nature, prônée par un certain conservationnisme ou naturalisme radical, ne produise des effets dévastateurs ? En effet, certains tenants de cette «*deep ecology*» écartent, en quelque sorte, l'homme au profit d'une «nature» inviolable : Gaïa¹¹⁾, superbe et intouchée sur laquelle l'homme devient en quelque sorte superflu et intrus !

La nature n'est pas sacrée, mais il y a une profonde éthique de la responsabilité, individuelle et collective dans la relation homme nature, en relation avec le mystère de l'action et du dessein de Dieu pour la création tout entière, nature, homme, cosmos. Création qui est le théâtre de cette action de Dieu, de sa parole créatrice, en relation et en coopération avec l'homme, pour continuer de façonner et ordonner le *tohu bohu* initial.

J-Ph B.

11) Selon James E. Lovelock, *La terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*, Monaco, Rocher 1986, la biosphère se comporterait comme un ensemble auto-régulé, capable d'absorber par lui-même les mutations et chocs et de s'y adapter.

A Rocha

Une organisation chrétienne de protection de l'environnement, par Paul Jeanson, directeur, A Rocha France



A Rocha est une organisation de protection de l'environnement qui agit dans une perspective chrétienne. Fondée il y a 24 ans par Peter Harris au Portugal (au lieu dit A Rocha, qui signifie «le rocher», cf. son livre «Foi d'écolo» aux éditions Farel), elle a pour vocation d'être le témoignage de chrétiens prenant activement soin de la création, aimée de son Créateur.

Sur les cinq continents (18 pays en 2007), A Rocha mène des projets d'étude et de conservation de la nature, dont les objectifs sont spécifiques aux problématiques locales rencontrées. A Rocha coopère avec d'autres organisations : elle est notamment membre de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature). L'association permet ainsi de témoigner dans le monde de cet engagement chrétien pour l'environnement.

En France, A Rocha mène depuis 1998 des études naturalistes, des travaux de gestion écologique et accompagne les acteurs privés et publics en facilitant la concertation et en conseillant leurs orientations.

A Rocha dispose d'un centre d'études de l'environnement (les «Tourades») situé sur la commune d'Arles. C'est aussi un lieu d'accueil et de vie communautaire, puisqu'il héberge tout au long de l'année des volontaires et des stagiaires de tous horizons, qui contribuent aux travaux de terrain et de communication, et vivent une expérience enrichissante animée par l'équipe permanente.

Des actions de sensibilisation à l'environnement sont proposées au grand public localement, ainsi que des interventions dans les Eglises, dans la France entière. Nous invitons les croyants à prendre en compte la «bonne intendance» de la création comme élément important de l'expression de la foi chrétienne.

Ainsi, A Rocha contribue à mobiliser les chrétiens pour la protection de l'environnement et encourage tout un chacun à découvrir le message biblique à travers sa préoccupation de la création. Pour cela, A Rocha propose des outils d'animation aux Eglises.

Site : www.arocha.org

Contact : france@arocha.org tel 04 90 96 01 58

Environnement et développement durable : une spécificité protestante ?



Stéphane Lavignotte
et Otto Schaefer



« La découverte et la protection de la nature sont nées dans les pays protestants. » Par cette affirmation, Bernard Charbonneau suggère une affinité culturelle spécifique entre le protestantisme et la prise en charge, à l'époque moderne, de la nature – et de l'environnement –. Charbonneau lui-même, protestant agnostique, et son compagnon de route Jacques Ellul, protestant théologien et bibliste représentent d'ailleurs eux-mêmes une bonne illustration de ce propos : pétris de culture protestante et de celle d'une région précise, le Sud-Ouest, ils figurent ensemble parmi les fondateurs et les inspireurs

du mouvement écologiste en France. L'Alsace protestante suggère d'ailleurs des observations analogues avec, là encore, des pionniers tels que Gérard Siegwalt pour la théologie et Roland Carbiener pour la défense du milieu alluvial rhénan et la lutte contre la pollution des nappes phréatiques.

En quoi cette spécificité protestante de la pensée écologique consiste-t-elle ? Et qu'est-ce qui la motive – culturellement et théologiquement – ?

La Réforme brise une synthèse culturelle séculaire, celle de la scolastique médiévale. De cet éclatement

Stéphane LAVIGNOTTE, pasteur de « La maison verte » (MPEF Paris 18e), membre du comité éditorial de la revue *Ecorev'*, a dirigé *Jacques Ellul, actualité d'un briseur d'idole* (Hors-série de Réforme).

Otto SHAEFER, pasteur ERF, biologiste, phyto-écologue. Engagé depuis les années 80 dans la constitution de groupes œcuméniques de défense de l'environnement (France, Suisse, réseau européen ECEN). Chargé d'éthique, Institut de théologie et d'éthique ITE, Fédération des Églises protestantes de Suisse SEK – FEPS, otto.schaefer@sek-feps.ch

résultent des réalités autonomes dont celle que nous appelons la nature et l'environnement. Dégagées de leurs significations symboliques obsolètes, les créatures suscitent un nouveau regard et des recherches inédites. Le protestantisme naissant est fécond en naturalistes capables d'accepter sur une base empirique ce qu'une métaphysique traditionnelle interdisait de penser : la révolution des planètes n'est pas circulaire (Kepler) et les formes les plus irrégulières des mondes végétal et animal sont à prendre pour ce qu'elles sont dans leur diversité troublante.

Les protestants ne sont pas les seuls à se réclamer de l'expérience, certes. Mais leur ouverture d'esprit est originale dans son rapport avec l'expérience spirituelle constitutive du protestantisme. La Réforme crée une « zone de négociation interprétative » (trading zone) tout à fait originale entre son élan théologique propre et les sciences naturelles et les disciplines naturalistes naissantes. Si Dieu n'est pas forcément là où l'on pensait, s'il se révèle dans l'écoute renouvelée de sa Parole, surprenant en somme, à la fois rassurant et intrigant dans sa nouveauté, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la vérité des choses de la nature ?

En lisant des ouvrages naturalistes du XVI^e siècle on est frappé par la récurrence de certains motifs théologiques, par exemple celui qui défend la dignité de la petitesse et de la laideur. « Rien n'est trop petit, rien n'est à mépriser » déclare dans sa devise le botaniste et pasteur allemand Jérôme Bock (1498–1554) en

exhibant l'ortie, la vilaine, comme sa plante préférée. Et Olivier de Serres (1539–1619), père de l'agronomie française, vante dans son monumental *Théâtre d'agriculture*, les mérites du ver à soie dont la laideur n'empêche pas que Dieu l'ait choisi pour vêtir les princes et les rois.

Chez ces protestants, le regard renouvelé sur la nature reste donc un regard croyant. Un autre aspect est déterminant, surtout chez les Réformés : la valorisation de l'Ancien Testament et donc des grands textes de la Création et de la Sagesse dans leur diversité. Et le Psautier huguenot avec sa belle approche poétique de l'univers et de la terre et de tout ce qui vit et remue... Dans son commentaire du Psaume 104, Jean Calvin dépeint les merveilles de la Providence et parle de Dieu comme d'un universel agriculteur agissant en secret.

Dans le même texte, il emploie sa formule désormais célèbre du « beau théâtre ». La Création – l'environnement dans notre langage actuel – est « le théâtre de la gloire de Dieu ». Calvin amateur de théâtre ? Oui, mais la scène se situe dans les bois et les champs et les jardins, et la pièce qui s'y joue nous parle de l'Auteur de tant de beauté, de sagesse et de grandeur. Bernard Palissy (1510–1590) raconte dans sa *Recette véritable* qu'en étant assis au bord de la Charente et en écoutant un chœur de jeunes femmes chantant le Psaume 104 il aurait eu l'idée de concevoir un magnifique jardin, jardin rappelant le paradis terrestre... Jean de Léry (1534–1613) cite à plusieurs reprises le Psaume 104 dans son *Histoire d'un*

voyage fait en la terre du Brésil, (« bréviaire de l'ethnologue » selon Claude Lévi-Strauss) ; il fait du Psalmiste et du poète les porte-paroles de sa propre stupéfaction face aux trésors que le Créateur a mis dans la nature tropicale. Le Psalmiste et le poète sont finalement les porte-paroles de sa propre stupéfaction face aux trésors que le Créateur a mis dans la nature tropicale.

Cette tradition d'un va-et-vient entre lecture biblique et regard naturaliste perdue dans le protestantisme en tout cas jusqu'au XIX^e siècle et parfois au-delà, elle joue un rôle déterminant dans la découverte des Alpes et de l'alpinisme (Scheuchzer, Haller, Saussure, Rambert), dans l'émergence de la protection de la nature à cette époque (tant les États-Unis que la Suisse romande en fournissent des illustrations très concluantes). Les deux épithètes de Genève – « cité de Calvin » et « cité des botanistes » – présentent entre eux un rapport non pas fortuit, mais essentiel !

Conformément à une idée ancienne, patristique, la nature est donc un deuxième livre à côté des Écritures : les deux livres se complètent en révélant Dieu. Mais leur rapport est complexe, tantôt harmonieux tantôt trouble – avec des impasses telles que le Créationisme qui censure l'un des deux livres en le subordonnant à l'autre. En revanche, là où l'on laisse parler librement le Livre de la nature, on prépare le terrain à des révolutions de la pensée.

C'est le cas de Jean-Jacques Rousseau (1712–1778) dont la réfé-

rence explicite au Livre de la nature se situe dans une grande tradition protestante. Tout en défendant la botanique scientifique – qu'il pratique lui-même et dont il fait des applications pédagogiques charmantes et inspirantes – Rousseau insiste beaucoup sur l'implication de la vie intérieure dans la perception de la nature. Le jardin de Julie dans la *Nouvelle Héloïse*, les *Rêveries du promeneur solitaire* et tant d'autres textes témoignent de cette sensibilité rousseauiste qui a grandement influencé le rapport moderne à la nature et à l'environnement et très concrètement aussi l'aménagement des jardins et du paysage.

Rousseau inaugure donc une autre tradition spécifiquement protestante qui prendra tout son essor à partir du XIX^e siècle. Ralph Waldo Emerson (1803–1882), Albert Schweitzer (1875–1965) et Jacques Ellul (1912–1994) en sont, chacun dans son registre, des représentants éminents. La réflexion prend alors la forme d'une critique de l'intelligence scientifique, des idéologies du progrès et des techniques, accusées de soumettre la nature mais aussi l'humain à une pression croissante qui menace leur intégrité comme leur capacité à se rencontrer.

Emerson dans *Nature* (1836) s'inquiète que l'homme n'agisse plus sur la nature qu'avec sa seule intelligence, moquent certains des « naturalistes, patients, mais dont le sujet se change en glace à la lumière hivernale de leur intelligence ». Pour Emerson, la fin scientifique – chercher ce qui unit l'homme et la nature – est

perdue au profit des moyens scientifiques : séparer, classer, mettre en ordre. Contre l'idée d'un monde à maîtriser, il appelle à la rescousse l'amour et la poésie pour vivre l'expérience de la proximité avec la Nature, comprise comme le non-moi, c'est-à-dire aussi bien la nature, l'art, les autres humains, le corps... Henry David Thoreau (1817-1862) avec *Walden* poursuivra sa réflexion.

Albert Schweitzer forge, lui, sa réflexion écologiste en réaction à une autre impasse de la « civilisation » : le choc de la première guerre mondiale. Pointant l'échec d'une éthique « *apprise* », se souvenant d'une rencontre avec des hippopotames sur le fleuve Ougoué, il appelle au « *respect de la vie* » comme « *respect de l'insaisissable qui nous affronte dans l'univers et qui, comme nous, se différencie dans des formes extérieures mais qui, par le dedans, est de la même essence que nous* ». Il appelle – notamment par l'expérience sensorielle – à ce que « *tombent les frontières qui nous rendaient étrangers et isolés au milieu d'autres être vivants* ».

Emerson comme Schweitzer trouvent Dieu dans le contact avec la nature, fidèles à une approche libérale de la théologie. Jacques Ellul se place, lui, résolument dans une approche barthienne, rejoignant ses devanciers dans la critique des impasses de la civilisation technique par l'expérience des totalitarismes des années 30-40. L'humain – du fait de son expulsion du paradis où il était en fusion avec la nature – a besoin des outils pour son contact avec l'altérité. Mais de simple moyen à sa disposi-

tion, les outils sont pour Jacques Ellul devenus sous la forme de la logique technicienne les vrais maîtres de l'homme, des idoles qui le détournent du Dieu vivant.

Le débat sur l'écologie au XX^e siècle est marqué par d'autres grandes figures protestantes. Deux noms seulement parmi bien d'autres : Théodore Monod (1902-2000) et Lynn White (1907-1987). Monod est sans doute le dernier à incarner la grande tradition naturaliste protestante – avec un humanisme nourri de la Bible et d'Albert Schweitzer-. Quant à l'historien américain Lynn White, il a déclenché en 1967 un débat animé, voire passionnel, sur la responsabilité historique du christianisme occidental dans la crise écologique actuelle. Or, White était un chrétien presbytérien engagé et son plaidoyer se voulait d'abord un débat interne au protestantisme. Ne dénonçant en rien la foi chrétienne comme telle, White réclamait la réappropriation de traditions chrétiennes respectueuses de la nature.

Reprenant ces ressources ou inaugurant de nouveaux chemins, bien d'autres auteurs protestants ont construit ou construisent aujourd'hui une théologie protestante de l'écologie : Jürgen Moltmann, Gérard Siegwalt, Olivier Abel, les auteurs de cet article. Les théologiens du sud – citons la théologie de Nouvelle Calédonie ou le théologien congolais Patrice N'souam – sont sans doute aujourd'hui les plus soucieux de cette question.

Théologiens : à vos marques !

par Jacques Varet, président du conseil presbytéral
de l'Eglise réformée d'Orléans

Face aux questions très actuelles posées en termes d'environnement et de développement durable, le monde protestant français – et plus particulièrement l'ERF – se trouve dans une situation paradoxale. Ce fait a déjà été souligné ⁽¹⁾, mais toutes les conséquences n'en ont pas été tirées.

Nous proposons de contribuer à rouvrir le débat, et d'abord le travail théologique, en tenant compte des données nouvelles, notamment celles qui découlent de la mise en œuvre des politiques liées au changement climatique et plus généralement au développement durable. Politiques qui ne sont plus seulement le fait d'« écologues » éclairés ou de « verts » marginaux, mais entrent de plain pied dans la perception collective et la politique majoritaire avec notamment le cri de Jacques Chirac : « *La terre brûle !* », à Johannesburg en 2002 et la mise en place du Grenelle de l'Environnement par le gouvernement à l'été 2007.

Le paradoxe protestant français tient au fait que, alors que des penseurs éminents, comme Jacques Ellul ou Théodore Monod, ont eu un rôle précurseur dès le début de la seconde moitié du siècle dans la prise de conscience et la popularisation de ces questions, et tandis que la jeunesse protestante s'impliquait dans l'engagement écologique au plan associatif et politique, l'Eglise réformée elle-même marquait un net recul. Non seulement elle ne s'engageait pas dans cette direction, mais elle prenait nettement ses distances avec les mouvements qui, au sein même du protestantisme mondial, témoignaient de l'engagement nécessaire.

La thématique avait été lancée par le Conseil œcuménique des Eglises à Vancouver en 1983 sous le titre « *Justice, Paix et Sauvegarde de la Création* » (dit en abrégé JPSC) et particulièrement portée par les Eglises allemandes ⁽²⁾, et poursuivie par le rassemblement de Bâle en 1989 sur le thème « *Paix et justice pour la création* ».

1) Voir texte de la FPF : *Environnement de développement durable*, coordonné par J.Varet, avec J.Ph.Barde et al. 2003

2) et le physicien et philosophe Karl Friedrich von Weizsäcker (cf. son ouvrage *Le temps presse*).

entière ». Jusqu'alors les Églises étaient intéressées à la paix et à la justice, mais la problématique de l'environnement était nouvelle. On se rendit compte que toutes trois étaient liées, tant au plan des causes que des remèdes à apporter. JPSC marquait aussi une étape dans l'engagement des chrétiens et des Églises dans une collaboration avec d'autres personnes, religions ou organisations, sur des questions qui concernent tout le monde.

En réponse au COE et la KEK, même si ce n'est pas une prise de position officielle, l'ouvrage *L'Agitation et le rire*⁽³⁾ reste sans doute la principale contribution théologique de l'ERF. Le titre, extrait du Psaume 2 : « *Pourquoi les Nations s'agitent-elles ? Il rit, celui qui règne dans les cieux* », illustre le sens du manifeste, qui est de railler, au nom d'une analyse théologique, le processus JPSC et les mécanismes de prise de conscience pour les questions d'environnement et de développement, naissants à cette époque là. Citant Paul aux Corinthiens, l'ouvrage conteste fondamentalement le fait de fonder une position d'Église sur des questions contemporaines non énoncées explicitement par l'Évangile : « *Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, comme un sage architecte, j'ai posé le fondement et un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit dessus. Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ* ».

Co-signé par sept théologiens, il s'agit en définitive de prôner sur ces

questions le silence et l'humour de la part des Églises, quelle que soit l'actualité politique⁽⁴⁾.

Certes, l'ERF s'est néanmoins associée aux initiatives de la KEK et du Conseil œcuménique précitées, et plus récemment à la déclaration publiée par le Conseil des Églises chrétiennes en France, qui invitait en 1999 les chrétiens à revisiter leur théologie de la création et à s'engager dans des initiatives concrètes dans leurs Églises et à participer au débat public. Certes, la PPF a publié le texte *Environnement et développement durable* en 2003, puis plusieurs *Contributions au débat* en 2006.

Mais on souffre encore du déficit de références théologiques et d'une réelle prise en compte de ces questions dans le travail des synodes, le matériel catéchétique, ou la formation des pasteurs.

Pourtant les Églises seraient susceptibles de détenir sur ces questions une partie des éléments de réponses aux questions de société très

4) NDLR : Dans cet ouvrage collectif, des auteurs ont débattu, chacun à leur façon, avec des contradictions, des documents édités par le Conseil œcuménique des Églises pour le programme *Justice, Paix et Sauvegarde de la Création*. Si la critique générale, de la manière dont le COE a lancé le débat, a été incisive, notamment quant à la façon d'utiliser les textes bibliques, il y est bien affirmé qu'« *assurément, la justice, la paix ou la préservation de notre environnement sont des défis lancés à l'humanité, et donc également aux Églises. Assurément, celles-ci ont un message spécifique à communiquer à cette occasion* » (p. 34) ; « *Les questions posées par le COE sont pertinentes. Il s'agit du témoignage des Églises dans le monde et de la mission prioritaire des chrétiens, rien de moins* » (p. 98).

3) Publié en 1989 chez «Les Bergers et les Mages», aujourd'hui «Editions Olivétan».

actuelles. La question du changement climatique a des résonances psychologiques sur lesquelles personne n'a travaillé. Comment réagissent les citoyens ? Le diagnostic est qu'il y a accord sur le problème : pas de remise en cause de la réalité du diagnostic, tant concernant la limite des ressources fossiles que l'effet des émissions qui découlent de leur combustion sur le changement climatique. Mais en fin de compte, domine un sentiment d'angoisse (le film d'Al Gore suscite un sentiment de crise). Ce qui ressort est un appel à la pression sur les comportements, un processus de mise en danger de soi. Le public informé en vient à réaliser qu'il n'y a pas de projection de sa vie en progrès par rapport à ses parents. S'ajoute un risque fort de rupture du consensus social. Comme dans l'apprentissage d'une maladie grave, le mécanisme psychologique qui s'enclenche touche au rapport de la personne à la vie. Le manque de capacité d'adaptation se traduit par une distance accrue entre les comportements adoptés et les transformations de vie que l'on est capable de vivre. Un travail de construction reste à faire auquel l'individu et la société ne sont pas préparés.

Pour répondre à ces enjeux, il faut certes un processus descendant (du « pouvoir » vers le citoyen), mais il ne pourra pas fonctionner seul sans processus ascendant (« initiative citoyenne », individuelle ou collective). Pour fonder ces mouvements, il faut de la recherche philosophique et théologique. Fait nouveau pour l'humanité, nous ne sommes plus dans une période d'expansion, mais dans une

période de confrontation aux limites. Plus que jamais, il y a nécessité de construire une perspective de vie, un imaginaire personnel, dans lequel on projette un futur pour l'humanité et aussi pour soi-même. Il faut aider chacun à réaliser qu'il n'y a de richesse possible que par combinatoire entre systèmes écologiques et êtres humains ; répondre au double questionnement écologique et anthropologique.

Le rôle des Églises est d'autant plus nécessaire que le « politique » (le « pouvoir ») est pris au dépourvu : il se méfie car il est pris à revers de son discours traditionnel. Il y a rupture dans la perspective de « mieux-être », alors que le politique ne sait jouer que s'il se voit capable de prendre en charge une transition progressive vers un futur meilleur, voire réussi.

Actuellement, la réponse la plus facile à élaborer découle de la théologie romaine dominante : l'économie du salut. Pour éviter la damnation éternelle, l'Église catholique a su inventer une comptabilité des pertes et des recettes : les péchés d'un côté et les bienfaits de l'autre. Dans ce système de pensée, les indulgences sont là pour permettre le rachat des péchés. Comme souvent en France, nous en observons aujourd'hui une sorte de traduction laïque et républicaine. D'un côté de la balance, force est de constater des méfaits d'un « développement » basé sur l'exploitation massive des énergies fossiles et la consommation effrénée d'énergie, et de l'autre une seule réponse est offerte : exacerber la culpabilité individuelle et collective et remettre en vigueur un système de rachat par acceptation de contrain-

tes ou de pertes de liberté. Une forme de rachat par les œuvres, en quelque sorte !

Or, les conditions même de la génération de nouveaux outils doivent être basées sur le constat que nous entrons dans un nouveau cycle de relation de l'homme à la planète (c'est-à-dire de relation culture-nature, ou technologie-milieu). Dans ce basculement fondamental, la théologie réformée n'est pas démunie. Partant du constat de la grâce reçue en abondance, des biens planétaires et de l'intelligence collective dispensés à l'homme « à l'image de Dieu », la réponse se trouve dans la responsabilité qui en découle pour l'individu et la collectivité. Une réponse construite sur une démarche de reconnaissance.⁵⁵ Le fameux « thanks giving » presbytérien a trouvé une traduction dans la société civile américaine, mais pas ici.

Or il est de notre responsabilité, comme l'avait fait Ferdinand Buisson du temps de Jules Ferry, de re-fonder une attitude qui s'appuie sur l'éducation, basée sur la recherche et la diffusion de la connaissance vers le plus grand nombre. Faire partager l'assurance d'une humanité comblée de biens et déjà pardonnée, et de ce fait fondamentalement responsable.

Cette attitude passe notamment par la mise en œuvre des principes de précaution et de prévention, y compris par la pratique de la « prophétie de

malheur », pour mieux le conjurer !⁵⁶. Max Weber disait qu'on était passé « de l'économie du salut au salut par l'économie ». Or, nous sommes parvenus à un stade où l'on est en passe de sortir du salut par l'économie. Nous disposons des clés pour travailler à une nouvelle économie du salut en ouvrant le champ des possibles sur les manières dont l'humanité peut se sortir de sa mauvaise passe actuelle.

En effet, si l'humanité est proche de la sortie de route (si elle s'enferme dans le « *business as usual* », voire le terrorisme du désespoir, ou la guerre du plus fort), d'autant plus la théologie protestante devrait-elle être en mesure d'inventer (tant qu'il est encore temps) le chemin de conscience qui permettrait une autre destinée, plus conforme à une image de l'homme fait à l'image de Dieu. La dernière parole de Jésus sur la croix « *Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » ne peut pas être prise comme un constat d'échec, mais comme un appel à la responsabilité !

Le silence assourdissant de l'ERF sur ce sujet ne peut plus durer. Partant des quelques éléments déjà disponibles (voir notamment les contributions réunies dans ce numéro), un nouveau travail théologique collectif est à envisager, pour répondre aux besoins « internes » des communautés (liturgie, engagements...), mais aussi pour une parole de l'Église dans la société (inaudible aujourd'hui).

C'est donc par un plaidoyer pour un travail théologique nouveau pour notre Église, à la mesure du tournant que doit affronter l'humanité que je conclurai ce propos. Travail que doit

55) Paul Ricoeur, *Parcours de Reconnaissance*, 2003.

56) Voir Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*, 1990 et Jean Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, 2002.

entreprendre l'ERF en mobilisant, ses conseils presbytéraux, ses facultés de théologie, ses théologiens, et même ses synodes. C'est une œuvre collective européenne et internationale à laquelle elle doit contribuer après une trop longue absence dans le cadre de la KEK, du COE et des cercles œcuméniques. Il faudra notamment savoir répondre à des questions comme :

- Comment fonctionnent les imaginaires individuels et collectifs face aux changements de civilisation, et comment trouver des paroles à la fois justes et audibles ?
- Comment faire le lien entre l'évolution de l'individu, considéré à titre personnel, et la planification à moyen et long terme (déroulé de vie personnelle réussie, avec transfert à la génération suivante) ? Comment répondre au constat de la crise de la prospective collective au niveau national ou global, et la relier à la prospective de soi ?
- Comment assurer le lien entre la perception de la réalité planétaire et les actes d'engagements concrets, ici, aux plans individuel et collectif, mais aussi au niveau de la solidarité internationale (inégalités croissantes dans l'accès aux ressources et concernant l'impact des changements climatiques) ?
- Comment renouer avec des idéaux de sobriété et de simplicité, en puisant dans les fondements bibliques et calviniens, sans tomber dans le travers sectaire mais par un discours audible par le plus grand nombre ?
- Comment répondre au sous-développement du spirituel dans les

sociétés développées ; énoncer une parole d'Église audible dans la société laïque (les êtres humains ne peuvent être considérés comme des ressources seulement...) ?

La question qui s'est posée dans l'après-guerre était : comment, dans des sociétés de haut niveau, ce degré de barbarie a-t-il pu être atteint ? Ce type de question anthropologique fondamentale n'a pas encore été posée concernant notre relation à la planète ; elle est à reprendre aujourd'hui sous cet angle.

Comment revoir les choix implicites déterminant les représentations traditionnelles de la richesse ? La question du PIB par ex. est structurée par la question de la guerre ⁽⁶⁾. Le couple guerre-industrie structure encore de nos jours la comptabilité nationale. L'impensé considérable du PIB = impensé du malheur ! (préparer la guerre mondiale suivante) est à remettre à plat en élaborant de nouveaux indicateurs reposant sur d'autres définitions de la richesse.

S'inscrire dans un renversement politique et culturel. Considérant que nous sommes sortis d'une vision du salut par l'économie, travailler au sens du vivre ensemble, et sur ses implications en termes de justice et de liberté notamment. Renouveler une forme d'existence plus équitable et durable, mieux en mesure d'exprimer la gloire de Dieu.

J. V.

6) Patrick Viveret : *Repenser la richesse*, 2005

Des gestes quotidiens pour la planète

Un grand nombre de gestes quotidiens permettent de protéger la planète, certains sont applicables aux locaux paroissiaux ! En voici quelques-uns.

DANS LES LOCAUX (y compris vos églises...)

Remédiez aux fuites ! Les fuites d'air laissent s'échapper jusqu'à 40 % de la chaleur de la maison. Réalisez des économies d'énergie en calfeutrant le pourtour des portes et des fenêtres et en dotant ces dernières d'un double vitrage.

Réfrigérateur. Dégivrez tous les trois mois réfrigérateur et congélateur : une couche de 4mm de givre double la consommation d'électricité !

Chauffage/électricité. Grâce à la précision des thermostats, on peut économiser jusqu'à 10 % sur la facture de chauffage. Éteignez complètement les appareils électriques (téléviseur, magnétoscope, ordinateur...) avec le bouton de mise sous tension : si vous les mettez simplement en veille, vous allez consommer 10 % d'électricité en plus.

Choisissez des fluorescents compacts. Comparativement à la lampe à incandescence, la lampe fluo compacte dure plus longtemps et utilise jusqu'à 75% de moins d'énergie pour fournir la même quantité de lumière.

Économisez le papier Achetez du papier fait de fibres recyclées pour tous les usages, notamment les imprimantes. Imprimez en recto-verso (la plupart des fabricants proposent des modèles d'imprimantes recto-verso). Vous économisez du papier et de la place...

Maîtrisez la consommation d'eau Un robinet qui goutte et c'est en moyenne 120 litres d'eau gaspillés par jour. Équipez vos robinets d'aérateurs (à ne pas confondre avec les brise-jets). Vous réduirez ainsi de beaucoup la quantité d'eau consommée. Procurez-vous une pomme de douche à interrupteur de débit ou un robinet thermostatique. Améliorez l'efficacité des toilettes, notamment avec des chasses d'eau avec économiseur d'eau.

DANS LA POUCELLE

Le meilleur déchet est celui qu'on ne crée pas... Faites du « pré-cyclage ». Au supermarché, choisissez des denrées peu emballées ou dont l'emballage peut facilement être recyclé. Réduisez ainsi à la source le contenu de votre bac vert.

Réparez, vendez, échangez, donnez ! Avant qu'un objet soit réellement bon pour la poubelle, une foule d'options s'offrent. L'objet cassé peut-il être réparé?

(D'après Marie-France Caïs, Pax Christi France)

Une parole et un rôle pour les chrétiens ?



par Jean-Philippe Barde
et Jean-Pierre Ribaut



Si les États sont désormais mobilisés face à la crise écologique, les citoyens le sont encore plus et depuis fort longtemps. Les associations et mouvements de protection de l'environnement agissent efficacement, aussi bien sur le plan national (par ex. *France nature environnement* en France) que sur le plan international (Greenpeace, les Amis de la terre, UICN, WWF etc.). A ceux-ci s'ajoute une pléiade de mouvements locaux ou spécialisés (Ligue de protection des oiseaux etc.). Certains de ces mouvements sont bien structurés, disposent d'importants moyens d'in-

vestigation, de puissants relais et de moyens de pression. Ils sont souvent la bête noire des gouvernements, toujours un aiguillon. D'abord marginalisés en France, ils sont désormais reconnus comme partenaires par l'État (cf. le Grenelle de l'environnement de l'automne 2007), et certains se voient confiés des responsabilités, comme la gestion de réserves naturelles. Dans ce contexte, les Églises ont-elles une parole, un rôle ? Existe-t-il une spécificité et une responsabilité particulières des chrétiens, face à la crise écologique et au défi du développement durable ? Les chrétiens

Jean-Philippe BARDE est membre de l'ERF - voir aussi page 3

Jean-Pierre Ribaut, catholique, ancien Chef de l'environnement au Conseil de l'Europe, membre de l'antenne « Environnement et modes de vies création » à Pax Christi France,

Tous deux sont coordonnateurs du réseau œcuménique « Paix, environnement et modes de vie ».

doivent-ils et peuvent-ils apporter une valeur ajoutée dans le concert des actions et des divers groupes de réflexion et d'action ?

Réfléchir, mobiliser, fédérer

Dès les années 70, des Eglises et des chrétiens ont pris conscience de la nécessité de s'engager pour l'environnement ; citons quelques exemples. En Suisse, c'est sur les problèmes d'énergie, surtout du nucléaire, qu'ils s'investissent, participant aux manifestations de masse, les Eglises demandant la participation des chrétiens aux débats relatifs à la politique énergétique de la Suisse. En Norvège, en 1970, le Conseil des relations étrangères de l'Eglise de Norvège se préoccupe de politique environnementale, plus spécialement de « *paix, justice et sauvegarde de la création* », quelque 20 ans avant le rassemblement de Bâle (1989). Depuis, les Eglises norvégiennes ont créé un label « paroisse verte » pour celles qui ont un comportement « vert » (recyclage des déchets, économies d'énergie etc.) et donnent au moins une fois par an une prédication sur l'environnement. Des mouvements similaires existent en Allemagne. De nombreuses réflexions et actions sont menées au Canada et aux Etats-Unis.

En France, les Eglises de la Confession d'Augsbourg et Réformées d'Alsace Lorraine s'engagent dès les années 1970 ⁽²⁾. À la suite du rassemblement de Bâle, la prise de cons-

science des chrétiens pour l'environnement (v. article de Jean-Marc Prieur) s'accroît et se répand. La Fédération protestante de France inclut le thème du développement durable dans sa réflexion (www.protestants.org/textes/changes-climatiques/index.htm) et propose l'institution en son sein d'une « *coordination environnement et développement* » ayant pour objectif de développer la réflexion et l'action ⁽³⁾. La 24^e assemblée générale de l'Alliance réformée mondiale (2004) produit un texte « *Alliance pour la justice économique et écologique* ». Coté catholique, Pax Christi France crée, à la suite du Rassemblement œcuménique européen de Bâle, en 1989, sa commission, aujourd'hui appelée « *Création et développement durable* », qui organisera des week-ends de formation dans l'optique du 2^e rassemblement de Graz : les trois colloques de Chantilly sur le développement durable et les modes de vie ; et les cinq « *Symposiums de Klingenthal* » dans une perspective de larges échanges interreligieux et interculturels (voir page 47, *l'appel de Klingenthal*)

Une dynamique œcuménique

Le thème « *Sauvegarde et gérance de la création* » est par excellence œcuménique ; c'est pourquoi, la réflexion des Eglises s'est très tôt inscrite dans une telle perspective. Le premier rassemblement œcuménique

2) Notamment par la publication du texte, *Nature menacée et responsabilité chrétienne* en 1979.

3) On trouvera un historique détaillé sur le site de la FPF, www.protestants.org/textes/environnement/fiche3.htm

européen (Bâle 1989) portait sur le thème « *Justice, paix et sauvegarde de la création (JPSC)* », suivi en 1997 par le rassemblement de Graz en 1997, « *Réconciliation don de Dieu et source de vie nouvelle* » qui traita aussi de la sauvegarde de la création. À la suite du rassemblement de Graz, la Conférence des Eglises chrétiennes (KEK) crée le « *Réseau environnemental chrétien européen* » (ECEN www.ecen.org) tandis que le Conseil des conférences épiscopales européennes (CCEE) organise périodiquement des colloques européens, tout en coopérant avec l'ECEN. Au niveau de la France, l'Antenne environnement et modes de vie de Pax Christi s'ouvre, dès sa création, à la réflexion et à l'action œcuméniques, notamment avec la FPF.

Un premier inventaire montre que les actions menées par les diverses Eglises et groupes chrétiens en France s'articulent autour de cinq axes. **1)** Les colloques et réunions de sensibilisation (colloques, rencontres thématiques⁴⁾, réflexions bibliques, rédaction de manifestes). **2)** L'organisation de « célébrations » ou campagnes (campagnes *Vivre Noël autrement* ou *Vivre l'été autrement*, célébration de la fête de la création). **3)** Actions sur le terrain (opposition des Eglises chrétiennes de Strasbourg et de Kehl à la

construction d'une usine d'incinération de déchets toxiques ; protection des rives du lac d'Annecy ; promotion du recyclage dans les écoles, projet au niveau d'un village en Sibérie (CORE) ; projet de labellisation environnementale des rencontres et rassemblements chrétiens ; diverses actions d'A ROCHA : inventaires des espèces, accompagnements d'agriculteurs, actions concertées avec les acteurs économiques, veille environnementale. **4)** Création de centres d'études et de réflexion (CORE : Centre d'écologie d'Orlovka en Russie ; A ROCHA centre d'Arles); projet d'un Centre chrétien d'écologie (CORE). **5)** Actions auprès des média.

Face à un certain foisonnement d'initiatives, la nécessité de fédérer et coordonner les actions et la réflexion des chrétiens a donné lieu à la création en 2006 du réseau œcuménique « *Paix, environnement et mode de vie* ». Ce réseau se développe grâce à la participation de diverses organisations chrétiennes, dont la FPF (www.paxchristi.cef.fr) et de groupes régionaux, locaux de chrétiens.

Un « Temps liturgique de la Création »

En 1989, le patriarche œcuménique de Constantinople Dimitrios, proposait de fêter annuellement La Création le 1^{er} septembre, date d'ouverture de l'année liturgique dans les Eglises orthodoxes. En 1997, lors du 2^e Rassemblement œcuménique européen, tenu à Graz (Autriche), l'ensemble des Églises d'Europe a proposé d'instaurer un « *Temps de la Création* » compris entre le 1^{er}

4) Le Forum FPF de Clermont-Ferrand (octobre 2004) comportait un atelier sur *Environnement et développement durable*. En décembre 2003, le Centre de recherche sur la paix de l'Institut catholique de Paris organisait un colloque œcuménique sur le thème « *Développement durable et devenir de l'homme : un enjeu pour la paix* ».

Un engagement des chrétiens orthodoxes : le réseau CORE

Christian ORganization for Ecology
Organisation chrétienne pour l'écologie,
par **Damien Ganglof**, coordonnateur du réseau CORE



Le cœur de la CORE, c'est le Christ cosmique, compréhension bien développée par les premiers siècles du christianisme et conservée par la théologie de l'orient chrétien. Christ Tout en tout. Dieu n'est pas le monde mais par le Christ « tout subsiste en Lui » Col. 1, 17. Son souffle anime l'univers (Ps. 104, 29). Nous en tirons concrètement deux mouvements : re-connaître toutes choses comme « de Dieu » – des neutrinos aux planètes en passant par les fourmis, panda, vers de terres, poissons et montagnes... Intégrer à nos choix et comportements une charité chrétienne étendue à tous les êtres. L'orient parle de « christifier » le monde : révéler et magnifier son essence, ontologiquement divine.

Un nid de guêpes au-dessus de l'entrée de ma maison ? Ce sont nos sœurs (au sens le plus profond – en Christ) – réfléchissons : il se trouve après renseignement que cette espèce est inoffensive – cohabitons ! Acheter une maison à la campagne : la biodiversité meurt, étouffée par le manque d'espace – partageons-le ! La vivisection pour la médecine est utile à l'Homme... Est-elle douce aux yeux de Dieu ? Tendre vers la sobriété etc.

L'association sensibilise les communautés au pourquoi et au comment changer d'attitude devant la nature : conférences, groupes de réflexions sur nos pratiques de consommation, information sur les alternatives écologiques, rencontres avec des acteurs de l'écologie. Nous rattachons toujours la pratique à sa motivation spirituelle évoquée ci-dessus. Nous menons également un projet de « développement » en Sibérie ne dissociant pas le bien-être de l'Homme de celui de son milieu. Nous travaillons en France à créer un centre chrétien de ressources, formation et initiatives en écologie – il nous manque le terrain et les fonds ... La CORE est ouverte à toute personne attachée à la nature et ne s'opposant pas à son caractère chrétien. En bref, la CORE s'attache à dire et à mettre en œuvre concrètement la vocation de l'Homme, image de Dieu : faire régner la Paix dans le monde, entre toutes créatures.

septembre et le 4 octobre, jour de la fête de St François d'Assise. Cette proposition a rapidement connu un grand succès dans certains pays, comme l'Autriche, grâce au travail actif d'un important mouvement d'église «ARGE Schöpfung», ou encore en Suisse. Les Eglises de France mesurent aujourd'hui également l'enjeu de la situation. Dans un nombre croissant de régions, de cités, sont organisées des manifestations s'échelonnant entre la célébration œcuménique et le week-end de formation. En 2007, ce *Temps liturgique de la création* s'est déroulé du 1^{er} septembre au 15 octobre. C'est ainsi qu'à Bordeaux, en octobre 2007, s'est déroulé le 5^e Forum œcuménique sur la Création ; chaque Forum réunit des chrétiens de sept Eglises différentes : Adventistes du 7^e jour, Anglicans, Baptistes, Catholiques, Évangéliques libres, Orthodoxes, Réformés. En préparation du temps liturgique pour la création, le groupe œcuménique «JPSC Alsace» a élaboré un très complet dossier biblique et pratique «*Du temps pour la création*».

Un premier bilan

De ce bref survol, un premier bilan de l'implication des chrétiens dans la cause de l'écologie et du développement durable, fait ressortir quelques points saillants.

1) Une réflexion biblique et théologique précoce et abondante : réflexions sur Dieu et la création (Jurgen Moltman, Pierre. Gisel, Otto Schäffer, René Coste ...), théologie du « process » (John Cobb) ;

réflexion sur la responsabilité de l'homme dans la création (Hans Jonas, Théodore Monod, Jacques Ellul...), y compris une contestation du bien fondé de l'engagement chrétien dans ce domaine (Manoël et al⁵), pour n'en citer que quelques uns.

2) Un foisonnement d'initiatives et d'actions, mais peu connues et reconnues, peu relayées par les médias, même chrétiens ; initiatives inégalement réparties géographiquement (nette prééminence des Eglises d'Alsace Lorraine en France, des pays germaniques et nordiques en Europe) ; et surtout peu coordonnées avec un manque de synergies, aussi bien internes, qu'avec les initiatives non confessionnelles.

3) Une dynamique œcuménique incontestable et porteuse d'espoirs, aussi bien sur le plan national qu'international, confirmée au récent rassemblement œcuménique européen de Sibiu (Roumanie), du 4 au 9 septembre 2007 qui encourage un œcuménisme de terrain (v. article de J.M. Prieur).

4) Une action internationale, par exemple le Conseil œcuménique des Eglises était représenté par une délégation de 60 personnes au Sommet mondial du développement durable de Johannesburg (2002)⁶ ; la question du développement durable tenait une grande place lors de la

5) V. également l'article de Jacques Varet.

6) Il est intéressant de noter que la Banque Mondiale a récemment fait préparer une étude sur le thème de la religion et du développement durable.

Charte du réseau chrétien « Paix, environnement et modes de vie »

Une vocation de l'homme

Prenant le relais de l'initiative « Justice, Paix, et Sauvegarde de la Création » engagée par le Conseil œcuménique des Eglises à Vancouver en 1983, les diverses églises d'Europe se sont retrouvées en mai 1989 à Bâle et ont proclamé que la promotion de la paix doit non seulement se fonder sur la justice mais également intégrer la sauvegarde de la création.

Chacun a maintenant conscience que notre planète ne pourra plus longtemps soutenir le rythme effréné d'exploitation et de dégradation des ressources naturelles, le changement climatique, les pollutions etc. Si des mesures sont prises au niveau international et des États, elles restent lentes et insuffisantes. Chacun est appelé à agir par une véritable prise de conscience individuelle et une conversion des modes de vie.

Une responsabilité des chrétiens

Il est de fait que la Bible nous invite à gérer cette création avec respect, en « lieu-tenant » de Dieu. L'homme se voit confier une responsabilité importante de partenaire de la création et de gérant de la planète.

Responsabilité, sobriété, solidarité entre les individus, au niveau local, régional entre les nations et avec les générations futures, respect de la création sont autant de valeurs qui découlent de la Bible tout entière, Premier et Nouveau Testaments. Des chrétiens, toujours plus nombreux, veulent s'engager dans une démarche active pour contribuer concrètement à la préservation et à la sage gestion de notre planète. C'est dans cette perspective que des organisations chrétiennes de diverses confessions mettent en place un réseau chrétien, œcuménique « Paix, environnement et modes de vie », composé de groupes de chrétiens répartis à travers l'hexagone et de mouvements.

Nous voulons :

Sensibiliser les chrétiens à leurs responsabilités personnelles directes dans l'environnement, éduquer, informer ; mais aussi

réunion du Conseil mondial des Eglises (Porto Alegre, 2006).

Mais il reste beaucoup à faire : peu d'Eglises locales se sentent concernées en France, que ce soit au niveau de la prédication, ou à celui de l'éducation, des actions ou de l'exemplarité. Face aux grands défis environnementaux, les chrétiens ne peuvent être absents, certes en tant que citoyens du monde, mais surtout comme porteurs et transmetteurs d'une Parole de vie, qui passe par la repentance et la conversion de nos regards et de nos modes de vie.

promouvoir une responsabilité collective, en prenant éventuellement position dans des problèmes locaux ou régionaux en rapport avec l'environnement. Il ne s'agit nullement d'une «écologie chrétienne», mais de contribuer à une réponse aux questions écologiques par une approche proprement chrétienne. L'on privilégiera le respect, la dignité de l'homme, la solidarité, en privilégiant des modèles de développement préservant les ressources de la création pour les générations présentes et futures.

Une conversion des modes de vie. Cela implique une conversion souvent radicale des comportements (les achats, les choix énergétiques, les modes de transport etc.), chez certains, la découverte de la frugalité ! L'action de grâce est essentielle, comme la contemplation, le ressourcement intérieur, le partage d'engagements avec les autres, une communion avec les autres chrétiens et avec Dieu.

Il ne s'agit pas d'œuvrer en vase clos, mais de s'ouvrir, selon les situations, à une coopération avec d'autres mouvements ou associations, chrétiens ou non confessionnels, en respectant la spécificité de chacun.

Actions de la Fédération protestante de France en matière d'environnement et de développement durable, présentées par J. Varet

A l'approche du sommet de Johannesburg en 2002, la Commission *Eglise et Société* a élaboré et mis en ligne un dossier de référence sous le titre *Environnement et développement durable* que l'on peut consulter sur le site de la FPF ⁽⁷⁾. Un autre dossier sur le pétrole et l'effet de serre a été mis en ligne en 2006 ; ce dossier a également été publié sous une autre forme, plus exhaustive, dans la revue *Foi et Vie* ⁽⁸⁾.

7) Site de la FPF : <http://protestants.org>

8) Revue *Foi et vie* : vers une éthique du pétrole (n°5 2006) revuefoietvie@tiscali.fr

Les principales actions de la FPF en matière d'environnement et développement durable sont les suivantes :

1. L'institution, au niveau de la FPF d'une « coordination environnement et développement », avec au niveau national une équipe légère de veille, d'observation et d'aiguillon, et des correspondants dans les régions, Eglises et mouvements, pour organiser : la préparation de communiqués de la FPF sur des questions d'actualité ; la synergie entre personnes ressources du protestantisme pour assurer la participation et la pertinence la plus efficace possible : dans les rencontres et forums nationaux (ex : Pax Christi, WWF, ACM ...); dans les forums européens et internationaux sur les mêmes sujets ; dans les initiatives régionales susceptibles d'impliquer les chrétiens.

2. L'assistance au développement d'une prise de conscience, notamment chez les jeunes au cours du catéchisme (par du matériel pédagogique, des carrefours etc.).

3. Le développement d'une réflexion théologique et biblique sur les relations homme-nature-création, en s'appuyant sur ce qui se fait ailleurs en Europe (Suisse, Allemagne, Scandinavie) et chez les autres chrétiens de France, car il s'agit d'un domaine où l'œcuménisme peut être efficace.

4. La mise en place d'actions concrètes, au niveau des Eglises locales, des paroisses et des mouve-

ments, visant à provoquer des prises de conscience et des changements de comportements (cf. pays protestants voisins : Allemagne, Suisse, Scandinavie), du type : mettre en pratique des actions et des choix visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre (chauffage et éclairage des locaux p.ex.) ; diminuer, pratiquement, les consommations d'énergies fossiles, et les transports automobiles inutiles (plans de déplacements des paroissiens) ; organiser des manifestations visant à une prise de conscience de nos façons de produire, de consommer, de gaspiller ; développer des échanges concrets avec nos homologues du Sud, en Afrique notamment, pour réduire les disparités de développement et converger vers des modes de vies moins inégalitaires.

Enfin, participer : au débat public sur ces thèmes de l'environnement et du développement avec la société civile et les responsables politiques, notamment à l'occasion des échéances électorales (voir « dossiers pour le débat » sur le site FPF) ; aux engagements des Églises à travers le Conseil œcuménique, la coordination des Églises européennes (ex : ECEN : Réseau chrétien européen pour l'environnement) ; en lien avec les autres courants religieux et ONG spécialisées, à la préparation des grandes rencontres internationales sur divers enjeux du développement durable, notamment les politiques climatiques.

J-Ph. B. et J-P. R.

L'appel de Klingenthal

Les soussignés, participant au 4^e colloque scientifique et pluridisciplinaire de Pax Christi-France, au château Klingenthal (près de Strasbourg), du 27 au 29 octobre 1995, nous avons échangé nos approches spirituelles, éthiques, face aux problèmes de protection et de gestion de la nature et des ressources naturelles.

Nous avons vérifié que la communauté humaine est traversée, dans les racines et le génie culturel de chaque peuple, par une aspiration à un développement harmonieux de l'Homme avec et dans son environnement.

Bahaï, bouddhistes, chrétiens, hindouistes, juifs, musulmans, shintoïstes, Aborigènes d'Australie, animistes d'Afrique, Incas, Indiens du Canada et du Brésil, Lapons, matérialistes et adeptes de l'universalisme, franc-maçon : nos convictions et nos sensibilités sont cependant souvent différentes.

Mais un souci commun habite chacun d'entre nous qui concerne surtout les générations futures : malgré les innombrables conférences politiques et techniques, mondiales et régionales, études, chartes et autres déclarations, l'état de la Terre continue à se dégrader de manière inquiétante, voire alarmante ; en particulier :

- la qualité de nombreux écosystèmes, tant marins que terrestres, et de leurs composants (eau, air, sol) se détériore dangereusement,
- de nombreuses ressources, marines ou terrestres, vivantes ou minérales, diminuent de manière inquiétante,
- l'érosion, la dégradation des sols continuent à progresser,
- le réchauffement de l'atmosphère ne ralentit pas.

De plus, certaines politiques portent non seulement atteinte aux milieux naturels (forêts tropicales, par exemple) mais compromettent l'existence même des populations locales. Au-delà, tout homme, toute vie est gravement en danger, dans de nombreuses régions du monde, les conflits armés détruisent l'Homme et son environnement.

Au vu de cette situation, des responsables religieux ont essayé de sensibiliser leurs croyants à ces problèmes et les appeler à réagir au nom de leur foi : par exemple à Assise (1986), puis Bâle (1989), Séoul (1990), à Semarang, Indonésie (1993), à Atami, Japon et Windsor, Royaume-Uni (1995) à Patmos, Grèce (1995), à Tolède, Espagne (1995). Des appels semblables ont été lancés par les peuples indigènes, par des rationalistes.

Or, la situation est aujourd'hui tellement sérieuse, que nous estimons devoir

1995

agir ensemble, unir nos efforts pour que nos différentes approches spirituelles et culturelles, loin de constituer des obstacles ou des freins à la coopération, soient des sources d'enrichissement.

Cela est d'autant plus vrai que, quant aux objectifs à atteindre, toutes les démarches convergent.

En conséquence, ENSEMBLE, nous invitons ardemment tout homme et toute femme de bonne volonté à :

- approfondir sa spiritualité, sa culture, pour y découvrir les richesses et les motivations l'incitant au respect de la Nature et à une gestion durable de ses ressources pour le bénéfice des générations présentes et futures,
- dépasser le stade de la tolérance et de l'écoute passive pour passer à celui de l'écoute active, afin de chercher à comprendre la démarche de l'autre,
- privilégier les solutions à long terme au détriment de celles à court terme,
- privilégier harmonieusement les justifications rationnelles et scientifiques de la conservation des ressources et l'approche émotive, valorisant par exemple la beauté,
- développer une sensibilité spirituelle chez ses enfants et,

ENSEMBLE, nous exhortons donc tous les peuples et leurs dirigeants à agir concrètement et durablement pour une gestion et une protection responsable de notre patrimoine commun.

ENSEMBLE, nous voulons exprimer et vivre cette solidarité.

Quant aux initiatives et actions concrètes, les propositions surabondent depuis longtemps. Le plus important, c'est que se développe en chacun et chacune, une attitude écologique, c'est-à-dire qu'à chaque instant nous soyons conscients du fait que nos choix et décisions ont des conséquences à long terme sur l'environnement, le nôtre et celui des autres. Il convient également de redécouvrir l'importance d'une certaine frugalité et de la modération.

Cette conversion de nos comportements est particulièrement importante dans les pays industrialisés, qui assument une responsabilité toute particulière dans l'état actuel de la planète. Mais indépendamment de cette constatation, femmes, hommes, quels que soient nos responsabilités, statuts ou fonctions, nous avons toutes et tous à :

témoigner par notre comportement dans la vie quotidienne, éduquer.

De Bâle à Sibiu : une dynamique œcuménique européenne

par Jean-Marc Prieur

De 1989 à 1997, quatre rassemblements œcuméniques européens ont eu lieu, qui tous se sont beaucoup intéressés aux questions de l'environnement. Ils étaient organisés par deux instances ecclésiastiques européennes qui réunissent la majorité des Eglises d'Europe : le Conseil des conférences épiscopales d'Europe (CCEE), composé des évêques présidents des conférences épiscopales catholiques ; la Conférences des Eglises européennes (KEK ou CEC, selon le sigle allemand ou anglais), qui regroupe les Eglises anglicanes, orthodoxes, protestantes et vieilles-catholiques.

Le premier eut lieu à **Bâle (15-21 mai 1989)**. Il s'inscrivait dans une décision du Conseil œcuménique des Eglises qui, en son assemblée de Vancouver en 1983, avait résolu d'entrer « *dans un processus d'engagement mutuel en faveur de la justice, de la paix et de la sauvegarde de la création* ». Ce processus, connu sous le sigle JPSC, est encore vivant aujourd'hui. Il était aussi inspiré par le physicien et philosophe allemand C. F. von Weizsäcker (cf. son ouvrage *Le temps presse*, Paris, Cerf, 1987), qui expliquait que les trois problématiques de la paix, de la justice et de l'environnement étaient étroitement liées, tant

Jean-Marc PRIEUR, professeur d'histoire du christianisme ancien, Faculté de théologie protestante, Université Marc Bloch, Strasbourg. Membre du comité central de la KEK puis vice-président adjoint de ce comité. A rédigé un ouvrage sur l'assemblée de Bâle : *Responsables de la création* (Entrée Libre), Genève, Labor et fides, 1989.

Un « réveil » écologique luthéro-réformé

Quatre synodes régionaux de l'Église réformée de France ainsi que celui de l'Inspection de Paris de l'Église Évangélique luthérienne de France ont voté - lors de leurs réunions qui se sont déroulées au mois de novembre 2007- des vœux pour un engagement des Églises protestantes en faveur de l'environnement et « la promotion de styles de vie durables qui fait reculer notre contribution négative au changement climatique », précise la région Nord-Normandie.

S'inspirant des recommandations faites lors du troisième Rassemblement œcuménique européen réuni à Sibiu du 4 au 9 septembre 2007, les synodes régionaux s'affirment « conscients des enjeux humains que représente la crise écologique », en particulier par ses conséquences climatiques, en particulier pour les plus pauvres proposent des engagements aussi bien liturgiques que matériels et de formation.

Les paroisses locales sont invitées à fêter « un temps pour la création » dans leur année liturgique (entre le 1^{er} septembre et le 4 octobre) mais aussi « à mener une réflexion sur (leur) fonctionnement et (leur) organisation quant à (leur) impact environnemental ».

Sont cités des chantiers très concrets :

- réduire la « production de déchets et en faisant, chaque fois que possible, le choix de matériaux pouvant être recyclés »
- faire « en son sein la promotion des modes de transports collectifs ».
- « favoriser les projets de construction ou de rénovation des bâtiments entrant dans une démarche permettant l'augmentation de son autonomie énergétique »,

certains synodes précisant que cela pouvait se faire notamment par « l'utilisation des énergies renouvelables » ou par « l'isolation thermique ».

Les différents synodes demandent à leur conseil régional « la mise en place progressive d'un réseau de compétences dans ce domaine au niveau régional, afin de soutenir les Églises dans cette démarche et de permettre un échange d'expériences », par exemple en mettant des ressources liturgiques à disposition sur Internet.

Ces vœux ont été présentés dans les synodes de région parisienne des Églises réformées et luthériennes, les synodes de l'ERF Nord-Normandie, Ouest et Centre-Alpes-Rhône. Des vœux similaires ont été refusés lors du synode Cévennes-Languedoc-Roussillon. Aucun n'avait été présenté ni dans les régions Est, Sud-Ouest et Provence-Alpes-Côte d'Azur-Corse.

au plan des causes qu'à ceux des effets et des solutions à apporter. De plus, on se trouvait, écrivait-il déjà, à une croisée des chemins où il était possible soit de changer d'orientation, soit de poursuivre dans la même voie.

Ce rassemblement eut pour titre « *Rassemblement œcuménique européen paix et justice* », mais la préservation de l'environnement y était aussi très présente. Le *Document final* consacre une partie importante à la gérance de la création, après des réflexions théologiques sur le « *Dieu de la création* ». Les délégués à l'assemblée se déclarent « *conscients qu'il faut établir une nouvelle relation de partenaires entre les êtres humains et la nature. Ils veulent œuvrer pour un ordre international de l'environnement* ». Ils considèrent comme « *vital et urgent de comprendre que les ressources de la terre doivent être partagées avec les générations futures* ». En conséquence, ils s'engagent à adopter un nouveau style de vie dans leurs Eglises, leurs sociétés, leurs familles et leurs communautés.

Plus pratiquement, les conférences prononcées et le *Document* ont mis en cause le concept de croissance économique constante. Ils se sont particulièrement intéressés à la surutilisation des ressources naturelles et aux politiques énergétiques, à l'élimination des déchets en soulignant sa dimension internationale, et à ce qui relève de la génétique. Ils se sont référés au rapport Brundland (*Notre avenir à tous*, 1987), qui affirmait qu'il était techniquement possible de

réduire de 50% la consommation d'énergie par habitant dans les pays industrialisés et de l'augmenter de 30% dans les pays du Sud.

Le rassemblement de Bâle fut suivi de celui de **Graz en Autriche (23-29 juin 1997)** qui portait sur la « *Réconciliation, don de Dieu et source de vie nouvelle* ». L'idée était de traiter un sujet d'actualité dans le contexte des suites de l'effondrement des régimes communistes (guerre dans l'ex-Yougoslavie, difficultés entre Eglises des pays de l'Ouest et de l'Est, etc.), mais qui n'oublierait pas la thématique JPSC. La réflexion s'organisa en six sous-thèmes, le cinquième s'intitulant « *Pratique nouvelle de la responsabilité écologique, pour aujourd'hui et les générations futures* ».

Les recommandations qui en émanent intègrent le fruit des travaux et les propositions apparues depuis Bâle, aux niveaux laïc et ecclésiastique. On y recommande aux Eglises de « *considérer et de promouvoir la sauvegarde de la création comme une partie intégrante de la vie ecclésiastique* », « *de promouvoir un style de vie conforme aux critères de durabilité et à la justice sociale* ». On se réfère à l'*Ordre du jour 21* de la Conférence de Rio (1992), en recommandant aux Eglises d'y adhérer en l'associant au processus JPSC. On suggère que, comme l'a institué le patriarcat œcuménique orthodoxe, les Eglises organisent une fête commune de la création, et que la KEK et le CCEE établissent un réseau de responsables de l'environnement. Ce rassemblement décida aussi le principe de la rédaction d'une Charte œcuménique européenne.

Le Réseau chrétien européen pour l'environnement (ECEN) fut constitué en 1998. Il a travaillé et produit une documentation. Quant à la Charte, elle vit le jour et fut adoptée officiellement à l'occasion d'un **troisième rassemblement œcuménique**.

Moins important en taille que les deux précédents, ce troisième rassemblement se réunit à **Strasbourg du 19 au 22 avril 2001**. La Charte fut signée par les présidents de la KEK et du CCEE à l'occasion d'une prière, le dimanche 22. Intitulée *Charta Oecumenica*. Lignes directrices en vue d'une collaboration croissante entre les Eglises en Europe, elle n'est pas un accord doctrinal ou canonique, mais a une portée volontairement pratique. Elle veut guider et stimuler la vie œcuménique parmi les Eglises des pays européens. Sa limite, qui est aussi son avantage, est qu'elle tient un même langage pour des Eglises qui vivent dans des contextes différents et connaissent des situations œcuméniques très variées, de la plus avancée à la plus difficile. De sorte que telle disposition qui semble évidente dans un contexte serait un véritable progrès si elle était appliquée dans un autre. Ce sont des recommandations qui n'ont d'autre efficacité que celle que les Eglises leur accordent, en les adaptant à leur situation propre. Elles proviennent de l'expérience commune de la KEK et du CCEE.

Ce qui concerne la « *Sauvegarde de la création* » figure dans la troisième partie, *Notre responsabilité commune en Europe*. La création y est présentée comme un cadeau de

Dieu, qui a sa valeur propre, en tant que création. Toutefois, les biens de la terre sont surexploités sans considération de cette valeur et sans tenir compte de leur caractère limité ni égard pour le bien des générations futures. La Charte préconise une attitude responsable qui distingue entre ce qui peut être fait d'un point de vue scientifique et technologique, mais ne devrait pas l'être d'un point de vue éthique. Elle recommande à son tour une journée de prière pour la sauvegarde de la création dans les Eglises européennes. Pour finir elle formule les engagements « *à promouvoir le développement d'un style de vie, selon lequel, à l'encontre des pressions économiques et consuméristes, nous mettons l'accent sur une qualité de vie responsable et durable ; à soutenir les organisations ecclésiales agissant pour l'environnement et les réseaux œcuméniques dans leur responsabilité pour la sauvegarde de la création* ».

Le quatrième rassemblement vient de se tenir à **Sibiu (Roumanie) du 4 au 9 septembre 2007**, sur le thème « *La lumière du Christ illumine tous les humains* ». Il en émane un Message qui montre que la Charte et les préoccupations écologiques sont encore très présentes. De nouveau, les recommandations tiennent compte des problématiques devenues centrales depuis les précédents rassemblements. Apparaît la « *globalisation radicale du marché* » qui, entre autres choses, « *a des effets écologiques catastrophiques* », un processus qui, « *vu sous l'angle du changement climatique, n'est pas compatible avec la sauvegarde de*

l'avenir de notre planète». On prie « pour une plus grande sensibilité et un meilleur respect de la merveilleuse diversité de la création de Dieu ». On renouvelle également, en en précisant les dates, la recommandation « de réserver la période du 1^{er} septembre au 4 octobre à la prière pour la protection de la création et la promotion de styles de vie durables ».

Ce bref historique des rassemblements œcuméniques européens et de ce qu'ils ont dit sur les questions environnementales montre que les Eglises ont été attentives à l'évolution des problématiques. Si l'on se réfère à

l'intuition de C. F. von Weizsäcker, on relève pourtant que la situation n'a pas fondamentalement évolué, puisque, vingt ans après, et plus encore même, on est toujours en train de dire que le temps presse. Si l'on considère le rôle des Eglises, on ne peut que reconnaître qu'il a été modeste et que ces rassemblements n'ont pas eu l'impact qu'on en attendait. Il ont dû toutefois jouer leur rôle, difficile à évaluer. Encore aujourd'hui, ils devraient stimuler les Eglises et leurs fidèles à faire ce qui est en leur pouvoir, en particulier changer leurs modes de vie.

J-M P.

Œku

Eglise et environnement

Fondée en 1986, l'association œcuménique suisse Œku (ancien sigle français: COTE) collabore depuis sa création avec les Eglises de France, tant catholique que protestantes. Œku publie régulièrement – en français comme en allemand – des textes de réflexion et du matériel d'animation. Œku est aussi l'une des chevilles ouvrières d'une dynamique européenne qui s'est concrétisée depuis 1998 dans le Réseau chrétien européen pour l'environnement ECEN.

www.oeku.ch, info@oeku.ch, tél. 0041-31-398 23 45. Case postale 7449, CH-3001 Berne.

Calculez vos émissions de carbone

Connaissez-vous vos émissions de gaz à effet de serre ?

Pour un déplacement de 1000 km, les émissions de gaz carbonique, principal gaz à effet de serre, sont de : 586 kg CO² en avion, entre 200,8kg (essence) et 184,5 kg (diesel) en voiture et 5,4 kg en train.

Le niveau maximal d'émission que la terre peut supporter pour stopper l'accroissement de l'effet de serre est de 1,8 tonne EqCO₂ par personne par an ; cela correspond à :

- un aller simple Paris-Pékin en avion ;
- 10000 Km en voiture essence de petite cylindrée ;
- les émissions moyennes annuelles d'un logement récent de 60 m² dans le nord de la France.

Vous pouvez calculer vos émissions en utilisant le calculateur du site Internet « Action carbone »
www.actioncarbone.org/main_fr.php

La mission du Service d'entraide et de liaison (SEL) : une action chrétienne dans un monde en détresse

par Marie-France
Berton



Créé par l'Alliance évangélique française en 1980, le Service d'entraide et de liaison (SEL) est une association protestante de solidarité internationale agissant dans les pays en développement au-travers de partenaires locaux chrétiens dans une trentaine de pays : parrainage d'enfants, projets de développement communautaire, sensibilisation, commerce équitable avec Artisanat SEL, etc.

La vocation du SEL est de restaurer la dignité de millions d'êtres humains créés à l'image de Dieu en soutenant le travail de nos partenaires dans les pays en développement.

Nos partenaires vivent au quotidien cette tension entre l'impératif de mener des projets de développement pour venir en aide à court terme à la population locale et la prise de conscience croissante de considérer la protection de l'environnement tout en encourageant le développement économique.

La commission des projets de développement, organe habilité à prendre les décisions de financement des projets, travaille à l'amélioration de son système de grille de critères (favorables, bloquants, etc.). Cette grille pourrait conduire à rejeter certains projets faisant appel notam-

ment aux centrales alimentées aux énergies fossiles, à favoriser ceux qui auraient recours aux énergies renouvelables (solaire, éolienne et biomasse), à privilégier les projets de lutte contre l'érosion et la désertification, à financer ceux qui exploitent judicieusement les eaux de pluie mais aussi les projets de reboisement, etc.

Pour améliorer les conditions de vie de tous les citoyens du monde sans épuiser définitivement la Terre, le développement durable semble être la seule alternative possible pour lutter notamment contre les changements écologiques majeurs comme le réchauffement climatique.

D'après le témoignage de nos partenaires, peu sont conscients de la gravité du dérèglement climatique et de ses potentielles conséquences, même s'ils les subissent. Pourtant, les pays pauvres sont les plus exposés au changement climatique alors qu'ils manquent déjà de l'essentiel ; ce sont eux qui souffriront le plus des désordres naturels alors qu'ils ne sont pas les premiers responsables et qu'ils ont moins de moyens de prévention et de réparation :

- 150 millions serait le nombre de réfugiés climatiques issus des régions côtières et des petites îles pour les années 2050...
- l'accroissement de la sécheresse entraînerait une chute des rende-

ments agricoles dans les zones arides, et donc des risques accrus de famine...

- la baisse de réserves en eau potable menace davantage : par exemple le lac Tchad, 4e réservoir d'eau douce d'Afrique, a perdu en 40 ans 90 % de sa superficie (20 millions de personnes en dépendent).
- les zones touchées par les maladies infectieuses (comme le paludisme), véhiculées par les insectes tropicaux s'étendraient considérablement...

Sans une prise de conscience globale et des mesures préventives et correctives, cette situation anéantirait une bonne partie du travail réalisé depuis des dizaines d'années à travers le monde par de nombreuses ONG humanitaires comme le SEL.

Comme nous portons, au Nord, une grande part de responsabilité, le SEL a édité un dossier de sensibilisation et d'animation pour les Eglises *La création souffre... AGISSONS !* en partenariat avec A ROCHA France au prix de 15 euros.

9 rue de la Gare
94234 CACHAN CEDEX

Courriel : mfberton@selfrance.org
www.selfrance.org

Conflits écologiques et conversion éthique

par Olivier
Abel



Nous sommes pris entre les contraintes physiques de l'épuisement des ressources, des déséquilibres climatiques, des évolutions technologiques, qui déterminent des risques d'accidents et de catastrophes plus ou moins acceptables, et les contraintes éthiques et politiques qui désignent des injustices plus ou moins acceptables, génératrices de famines, d'enivres, de guerres, mais aussi de bouleversements dans nos modes de vie.

Plutôt que d'opposer dogmatiquement contraintes écologiques et contraintes sociales, intelligence écologique et libertés démocratiques, nous devons les composer.

Comment faire pour que les solutions techniques à l'épuisement des

ressources ou à l'émission de gaz à effet de serre ne conduisent pas à des guerres et des injustices pires ? Comment faire, à l'occasion de ces défis, une société plus juste, où les plus désavantagés ne soient pas sacrifiés sur tous les tableaux, condamnés sans espoir à l'agressivité envers les autres et eux-mêmes ?

Je voudrais ici pointer quelques éléments de conflits possibles, et quelques conditions pour une paix « soutenable ». Au moment où le prix Nobel de la paix vient d'être attribué à Al Gore et au Groupe intergouvernemental d'étude sur le changement climatique (GIEC), on voit bien que l'opinion publique est de plus en plus sensible au lien entre la paix, la protection des grands équilibres naturels, et la solidarité planétaire.

Olivier ABEL, professeur de philosophie éthique à la Faculté de théologie protestante de Paris, dirige un séminaire à l'École des hautes études en sciences sociales. Membre du Comité consultatif national d'éthique, et du comité de rédaction de la revue *Esprit*. En lien avec le sujet a publié *La justification de l'Europe*, Genève, Labor et Fides, 1992 (collection Entrée Libre), et *L'amour des ennemis et autres méditations sur la guerre et la politique*, Paris : Albin Michel, 2002.

La montée des conflits

La disparité des ressources terrestres, mais aussi des capacités à les exploiter, elles-mêmes liées à des cultures et à des imaginaires différents, détermine des formes de capitalisme différentes qui sont aujourd'hui en compétition. L'enrichissement ne déplie pas les mêmes modèles de consommation et de vie idéale dans des cultures différentes. Certains capitalismes sont d'abord bâtisseurs de productivité, d'autres s'adonnent sans frein au pillage des ressources dégagées par les autres, et on ne sait pas encore lequel de ces capitalismes, porteur de quel idéal de vie riche, triomphera demain.

Peu importe d'ailleurs, car la seule modification de l'agriculture et des besoins en eau peuvent mettre à genoux un capitalisme mondial qui se croit un peu trop « hors-sol ». Si l'on additionne, ce qui est le plus probable, les deux phénomènes des changements climatiques et du renchérissement de la facture énergétique et des transports, nous risquons de nous trouver dans un scénario d'effondrement de la mondialisation : la démondialisation, la relocalisation, une certaine décroissance vont frapper de plein fouet non seulement les grandes entreprises délocalisées, mais les ensembles politiques trop vastes, et les communications routières.

Face à ce risque, certains pays sont tentés de chercher leur salut « tout seuls ». Si les USA ou la France veulent garder pour eux la maîtrise de leur approvisionnement énergétique, c'est bien avec l'idée que dans quelques décennies la fusion nuclé-

aire ou les nanotechnologies permettront de sortir victorieusement de l'après-pétrole. Le pari de cette « fuite en avant », c'est que les solutions technologiques sont plus plausibles, plus rapidement généralisables que n'importe quel changement de mode de vie.

Mais on ne peut pas se sauver tout seul, en laissant une grande partie de la planète dévastée. On ne récolterait alors que la guerre et le terrorisme. En effet, pour empêcher les sociétés pauvres d'envahir les sociétés riches, un mur s'élève, de plus en plus technique et militaire, apolitique. Ne va-t-on alors pas tout droit à ces grandes migrations dans l'au-delà que sont les guerres ? Surtout si, pour produire nos biocarburants de substitution, nous affamons les pauvres du Sud. D'un côté les gaspillages, rejets et dépenses excessifs, de l'autre la pénurie, la raréfaction des ressources les plus « communes » (l'eau, la terre, les minéraux, la nourriture, la possibilité d'« habiter » le monde), tout cela tend à des rééquilibres massifs et catastrophiques.

Quand on regarde un par un chacun des conflits qui enveniment les relations internationales et la compétition des économies, on voit que l'environnement, de façon plus ou moins occulte, est source de conflits majeurs : il suffit de prendre l'exemple de l'accès à l'eau au Moyen Orient pour mesurer combien la rareté des ressources pèse déjà, en sous main sur l'avenir géopolitique. La position en amont ou en aval, sur le Jourdain, le Tigre ou l'Euphrate, de

la Turquie et de l'Irak, de la Syrie, d'Israël ou des territoires palestiniens, la construction de barrages et l'exploitation des nappes phréatiques, poussent certains pays à utiliser l'arme de la raréfaction, et les autres à sortir du piège par tous les moyens.

On l'a vu aussi pour l'alimentation en gaz de l'Europe, qui offre à la Russie un rapport de force extrêmement favorable, qui pèse sur l'ensemble des relations, et d'abord parmi les pays les plus proches, Ukraine, Biélorussie. Et le pétrole est depuis longtemps un des grands enjeux, plus ou moins avoué, de bien des conflits armés ou non dans le monde. Mais il faudrait également évoquer les ressources marines, les pêcheries, le chaos militaire au Congo RDC qui laisse le champ libre aux grandes firmes qui exploitent le coton, le bois, le diamant et tant d'autres encore. Menaces liées aux flux migratoires etc.

Dans tout cela, nous n'avons pas encore évoqué les conflits de la pollution, les régions désertifiées par une économie de la rentabilité feu de paille, au Sahel ou ailleurs, les régions abîmées par des rejets toxiques, et que fuient déjà, que fuiront bientôt davantage, des populations qui ne pourront plus même y survivre. Car les menaces liées aux flux migratoires, premières sources de guerre en tous temps, sont multipliées par l'épuisement des ressources et par la pollution des éléments. Ce que nous préparons donc, avant même les bouleversements climatiques et la fin du pétrole, mais conjointement à eux, c'est la guerre, une guerre inexpiable, chacun pour soi. Il ne s'agira plus de

guerres classiques, ni de guerres civiles, non plus que de ces guerres de faible intensité que l'on appelle terrorisme, mais de nouvelles formes déréglées qui mélangent tout cela et dont le pillage généralisé est la forme de base.

Géoéthique et fragilité démocratique

Mais l'injustice peut aussi se reporter sur les rapports entre générations : notre entière liberté de choix et de déplacement nécessite de sacrifier celle des générations futures, mais après nous le déluge ! C'est comme un conflit où l'un des combattants pourrait attaquer l'autre sans que celui-ci puisse jamais riposter. Un conflit où le vaincu ne pourrait jamais plus rencontrer le vainqueur. Un conflit insoluble en ce sens, et sans paix possible. Pour prévenir et réguler tous ces conflits, il faudrait une gouvernance à long terme d'une très grande intelligence et d'une très grande capacité à prendre des décisions durables, mobilisant des sociétés entières qui doivent elles-mêmes se montrer de part en part intelligentes et courageuses.

Sans préjuger de l'engagement déjà important des institutions et conventions internationales, il faudrait de toute urgence mettre en place au niveau international une instance de veille cognitive chargée de la prévention des risques majeurs à l'échelle planétaire, et dans le même temps, capable d'influer sur la composition des grands choix et des régulations économiques – une institution capable d'associer une vigi-

lance écologique et technologique face aux risques et une vigilance politique face aux injustices-. Cette instance viserait à encourager une compréhension de la solidarité planétaire et aussi des générations entre elles : elle organiserait dans les deux sens la transmission. La seule issue serait ainsi un investissement massif dans l'augmentation du niveau collectif de connaissances et dans la recherche de nouvelles sources d'énergie comme de nouvelles « *économies de l'énergie* ». Cela suppose une redistribution des modes d'extraction, de stockage, et de transfert de l'énergie, mais aussi une redistribution des modes de production, d'organisation et de diffusion des savoirs.

Mais cet édifice délicat risque d'accentuer encore la très grande instabilité, tant technique que psychique, de nos sociétés, et particulièrement de nos démocraties, qui sont sensibles à la versatilité des opinions, et qui peuvent s'avérer ingouvernables par excès de démagogie, de manipulation des inquiétudes sécuritaires et des convoitises technocratiques.

Car plus il y a interdépendance et complexité technique, et plus un accident ou un attentat peut avoir de conséquences en désastreuses chaînes. Et plus il nous est demandé d'intelligence, d'intégration cognitive et morale à la hauteur de la complexité que nous devons assumer, et plus cette souplesse psychique s'avère épuisante sinon insoutenable. Et nos démocraties, si douces à l'intérieur, pourraient devenir féroces à l'extérieur, dans leur manière même d'ex-

ternaliser leurs problèmes et ensuite de baisser le rideau de fer qui les protège du monde.

Si l'on se penche sur les conditions à réunir pour qu'une issue un peu intelligente et sensible, mais si fragile puisse se consolider peu à peu, on trouve donc certes des solutions scientifiques et techniques, mais il s'avère aussi inévitable une modification profonde non seulement de notre idéal moral mais de nos mœurs concrètes.

On peut alors distinguer deux axes, qui sont comme les deux sources de la morale. Le premier est celui du débat, de l'argumentation, de l'information et de la discussion. La conscientisation qui permettrait à tous les échelons de former des citoyens du monde et des collectivités responsables exige de mettre en avant non seulement une éthique de responsabilité, mais une éthique d'interrogativité, où l'on cherche à comprendre ensemble les questions plutôt que de trop chercher des « solutions ». C'est le cœur de la démocratie radicale qu'il nous faut.

L'autre source de la morale

Mais les plis pris par les corps et les mœurs sont plus lourds, plus difficiles à changer que nos installations techniques ou nos idées. Par exemple, nous sommes drogués au déplacement, à la quasi-ubiquité, et ne savons plus être simplement là où nous sommes. Le plus délicat ici est de changer non pas tant nos opinions que nos habitudes – et parfois des habitudes installées depuis longtemps dans nos corps et nos objets

quotidiens-. Et il n'est pas de tâche plus impérieuse, plus délicate, aujourd'hui, que de changer nos images de la vie bonne.

Or les présuppositions fondamentales de nos orientations éthiques, notre précompréhension du bon et du juste, ne sont pas si aisément accessibles à l'argumentation – toute argumentation se fait « à l'intérieur » d'un champ de présuppositions admises-. Pour ébranler l'imaginaire social, bouleverser assez nos préjugés pour littéralement nous convertir, changer l'orientation générale de nos vies, les religions, les arts au sens large sont incontournables. Le recours à l'émotion écologique dans les motifs de l'agir politique, parce que le rapport à la « nature » est par principe aussi divers que les cultures, joue sur des claviers différents entre la France, l'Allemagne et la Russie, entre les USA, l'Arabie, l'Inde ou la Chine. C'est pourquoi dans des contextes différents, tantôt trop nonchalants tantôt trop inquiets ou culpabilisés, il faudrait développer des discours différents.

Pour comprendre ce point, que des auteurs aussi différents que Hans Jonas et Jacques Ellul avaient bien identifié, il faut mesurer l'importance non seulement du fonds religieux de toutes nos cultures, de leur influence latente, mais de la dimension religieuse de ce que la modernité y a substitué, notamment le progrès technique.

L'optimisme technique du mythe qu'il y aura toujours une solution, tout autant que le pessimisme apocalyptique qui estime notre monde déjà foutu, épuisé, irrémédiablement

pollué et condamné à la guerre, ne sont l'un et l'autre que des variables d'une religion à la fois très ancienne et ultramoderne, qui ne cesse de réaménager à son profit notre planète, nos sociétés, et nos corps.

Sous une forme sécularisée, nous avons affaire à une « gnose », à une religion qui prône le salut par la connaissance, la connaissance étant précisément entendue ici comme ce qui nous sauve, ce qui nous permet d'échapper à un monde foutu, un monde abandonné au mal. L'exode extra-terrestre en est le projet, la sortie d'une condition humaine trop limitée, la tentative de nous reconditionner librement. Et de même qu'il a fallu des théologiens de la taille de Karl Barth, de Paul Tillich, de Dietrich Bonhoeffer, pour pointer le niveau de corruption « religieuse » que représentait le nazisme, de même il nous faudra nous arc-bouter théologiquement contre cette religion mi-agnostique, mi-apocalyptique qui gangrène de l'intérieur toutes les religions traditionnelles.

Les grandes religions oscillent entre les figures de la peur et celles du souhaitable. Mais le dualisme gnostique qui travaille aujourd'hui toutes les grandes religions et les cisaille de l'intérieur dissocie les deux tendances et les exacerbe : la peur pour la fragilité du vivant tourne à la résignation apocalyptique et au cynisme, et la confiance joyeuse dans les ressources du vivant tourne au panthéisme sacrificiel de la Vie comme processus qui ne connaît ni la mort, ni la naissance, et encore moins bien sûr la résurrection.

La religion moderne et sa bifurcation

Pour revenir à la modernité occidentale, c'est elle, en radicalisant la logique monothéiste, et notamment sa branche chrétienne et protestante, qui a profondément bouleversé ce paradigme de l'équilibre plus ou moins différé des ressources et des dépenses, en introduisant l'idée d'une accumulation en vue de la croissance. Elle est donc par son anthropocentrisme de l'Homme-Dieu, roi de la création, en grande partie responsable des désastres de géographie physique et humaine qui nous guettent.

Ce n'était cependant pas fatal, et il y avait en elle une bifurcation possible, à partir de la frugalité franciscaine, mais aussi de la sobriété calviniste : on pourrait imaginer une modernité occidentale qui aurait généré une certaine solidarité, une manière fraternelle de répartir les biens et les charges de notre planète, de redistribuer les connaissances, les devoirs et les plaisirs. On pourrait imaginer une affirmation de la transcendance qui aurait généré un respect de la pluralité des habitants du monde. On pourrait imaginer un anthropocentrisme seulement éthique qui aurait placé l'humanité comme sujet éthique d'une responsabilité centrale, non plus soucieuse d'être sauvée par quelque « gnose », mais capable de se retourner pour sauvegarder et veiller modestement sur la fragilité du monde.

À quoi servirait de trouver des solutions techniques et même politiques si le moteur éthique de notre culture et de nos évaluations est resté le même ? Ce sont ces ressources de nos traditions et de nos inventions qu'il nous faut réveiller et mobiliser.

Pour cela il ne serait pas inutile de nous retourner vers un des plus profonds motifs d'agir qui ait mobilisé la culture occidentale dans ce qu'elle a encore de vivant et de prometteur, je veux dire la gratitude, la réponse au sentiment que nous ne sommes que par grâce. Si la reconnaissance est un mobile si puissant pour l'action, c'est que nous pouvons donner parce que nous avons toujours déjà beaucoup reçu.

Comme l'observe Ricœur dans son *Parcours de la reconnaissance*, en prolongeant l'idée que nous sommes voués à un infini endettement mutuel, « la gratitude allège le poids de l'obligation de rendre et oriente celle-ci vers une générosité égale à celle qui a suscité le don initial ».

Face au conflit des générations, la gratitude nous rappelle l'interminable dissymétrie dont nous sommes bénéficiaires, et face au conflit des cohabitants planétaires que nous sommes, elle nous rappelle la mutualité sans laquelle le monde s'effondre. Il ne s'agit pas de gagner notre salut, mais de reporter notre souci sur le monde qui nous a été donné à habiter, à cohabiter.

O. A.

Les Eclaireuses et éclaireurs unionistes de France éduquent les jeunes à la protection de l'environnement et à l'éco-citoyenneté.

Rémi Goguel, secrétaire général des EEUF

Les EEuDF sont un mouvement protestant de scoutisme créé en 1911, fort de 5000 membres et d'une centaine de groupes locaux. L'association utilise la méthode active du scoutisme, pour éduquer les jeunes et les préparer à devenir des acteurs de changement qui s'impliqueront dans la construction d'une société démocratique, fraternelle et soucieuse de son environnement.

Parce que les réponses à ces défis nécessiteront la mobilisation et les efforts du plus grand nombre sur le long terme, nous pensons que les mouvements de jeunesse ont une responsabilité particulière et un rôle très important à jouer. Par le lien fort qu'il entretient depuis toujours à la nature, le scoutisme doit contribuer à relever ces défis.

Dans l'espérance de « laisser le monde un peu meilleur que nous l'avons trouvé », comme nous y a invité le fondateur du scoutisme, les EEuDF forment ainsi les jeunes à une citoyenneté écologique, par la sensibilisation aux enjeux environnementaux, par des activités dans la nature et l'utilisation pendant les camps de techniques et d'installations qui respectent l'environnement. Nous amenons les jeunes à constater qu'une vie simple mais enrichie de relations humaines apporte bien plus de satisfaction que la consommation de biens matériels.

Pour éduquer à préserver la nature, nous la faisons découvrir aux jeunes avec ses équilibres, ses fragilités. Nous nous en émerveillons avec eux. Nous leur donnons aussi des clés pour comprendre les défis environnementaux.

Quelques-unes de nos initiatives :

Nous menons des actions concrètes pour sensibiliser les jeunes aux enjeux écologiques, les éduquer à la protection de la nature et réduire l'impact environnemental de nos activités :

- Formation des responsables et des enfants à la compréhension des cycles naturels et des bouleversements qui les affectent (stages, intervenants sur les rassemblements,...).
- Organisation de stages de formation centrés sur l'éducation éco-citoyenne.
- Rédaction d'un guide pour adapter la vie et l'organisation des camps au respect de l'environnement (limitation des transports, évacuation des eaux usées, tri des déchets, achats locaux...).
- Création d'un outil d'autoévaluation de l'impact environnemental d'un camp.
- Réalisation d'un bilan énergétique de l'ensemble des activités de l'association (Bilan Carbone) et programme de réduction des consommations d'énergie.

Quelques sites Internet

Sites Chrétiens

A Rocha : www.oeku.ch/fr/index.php

Oeku

ECEN European Christian Environmental Network : www.ecen.org

Culture Environnement Média CEM : www.cemfrance.org

Réseau chrétien paix environnement mode de vie : paxchristi.cef.fr/index.php

Fédération protestante de France : www.protestants.org

Organisations internationales

Banque Mondiale : www.worldbank.org

Commission Européenne : europa.eu/pol/env/index_en.htm

OCDE : www.oecd.org/home

Programme des Nations Unies pour l'environnement

Convention des Nations Unies sur le changement climatique

unfccc.int/2860.php

WWF : www.wwf.fr

En France

Institut de développement durable et des relations internationales

www.iddri.org/iddri

Ministère de l'écologie : www.ecologie.gouv.fr/developpement-durable/

France Nature Environnement : www.fne.asso.fr

Information-Evangélisation

est la revue de l'Eglise réformée de France.

Elle prépare et rend compte du synode national,
informe des projets que vivent les régions,
diffuse les textes d'accords entre Églises et l'état des débats
ou thèmes de réflexion au sein de l'Eglise réformée de France.

Information-Evangélisation est un outil de formation et d'information à
l'intention des responsables de l'Eglise, ministres et
conseillers presbytéraux et de toute autre personne qui serait intéressée.

Elle est un service de l'Eglise, mais chacun
est appelé à souscrire un abonnement individuel.

abonnement information-évangélisation

Au juste prix (1 an)	France	: 13 €
	Suisse	: 40 FS
	Autres pays	: 15,25 €
Prix de soutien (1 an)	France	: à partir de 20 €
	Suisse	: à partir de 80 FS
	Autres pays	: à partir de 30,50 €
Prix au numéro : 3 €	Eglise en débats	: 6 €

Si vous souhaitez vous abonner, écrire à ERF 47, rue de Clichy 75311 PARIS
Cedex 09 ou téléphonez au 01 48 74 90 92, nous vous ferons parvenir un
bulletin d'abonnement.

En cas de changement d'adresse, merci de nous renvoyer l'ancienne bande-adresse

N. B. : merci de libeller votre chèque à l'ordre de : S.C. E.

Les chrétiens, l'environnement et le développement durable

Editorial , par Bertrand de Cazenove	p. 1
De l'environnement au développement durable : un raccourci historique et géologique par Jean-Philippe Barde et Jacques Varet	p. 3
Nature, création et limites : une perspective biblique par Patrice Rolin,	p. 12
Les jardins de Dieu dans la Bible , par Frédéric Baudin	p. 17
La nature est-elle sacrée ? par Jean-Philippe Barde	p. 23
Environnement et développement durable : une spécificité protestante ? Stéphane Lavignotte et Otto Schaefer	p. 29
Théologiens : à vos marques ! par Jacques Varet,	p. 33
Une parole et un rôle pour les chrétiens ? par Jean-Philippe Barde et Jean-Pierre Ribaut	p. 39
De Bâle à Sibiu : une dynamique œcuménique européenne par Jean-Marc Prieur	p. 49
La mission du S.E.L. , par Marie-France Berton	p. 55
Conflits écologiques et conversion éthique , par Olivier Abel	p. 57
Quelques sites Internet	p. 64



ÉGLISE RÉFORMÉE
DE FRANCE

INFORMATION - ÉVANGÉLISATION

47 RUE DE CLICHY 75311 PARIS CEDEX 09

TEL 01 48 74 90 92 - FAX 01 42 81 52 40

Email conseil.national@unacerf.org

Site www.eglise-reformee.fr